LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'*Express de Lyon*

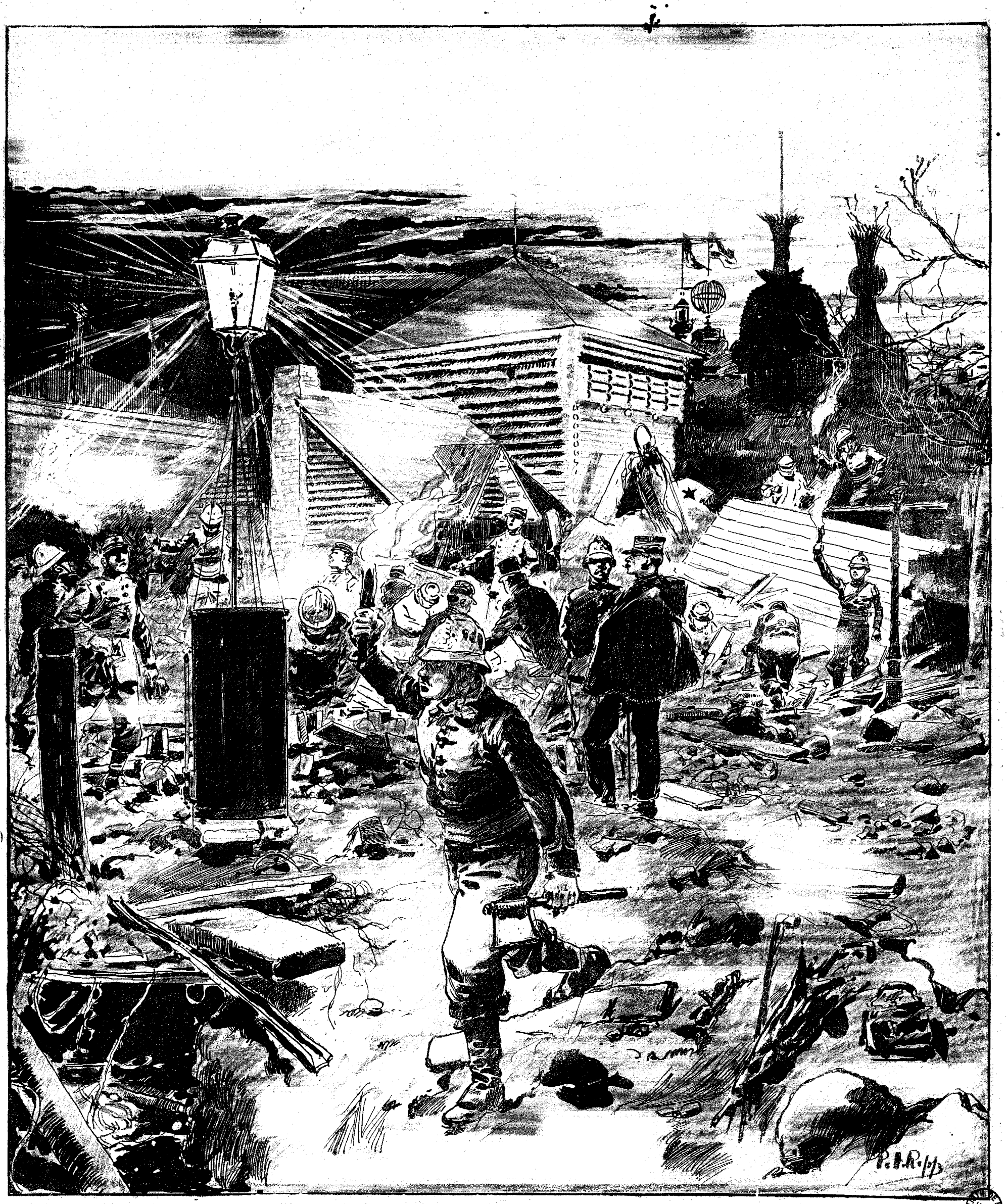
ABONNEMENTS
LYON ET DÉPARTEMENTS
Un an . . . . . 3 fr.
Six mois . . . . . 2 »
Trois mois . . . . . 1 »
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON

PARAISSANT LE DIMANCHE

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4e Année — N° 19.

Dimanche 13 Mai 1900.



La Catastrophe de l'Exposition

Le déblaiement des décombres.

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La mission boer arrivée depuis quelques semaines en Europe a pu se rendre compte aujourd'hui des dispositions des grandes puissances. Les illusions que l'on avait pu concevoir à un certain moment doivent être définitivement abandonnées, et il n'est que trop certain que les puissances continentales ne pourront rien faire actuellement dans le sens d'une médiation ou d'une intervention quelconque. C'est ce que le ministre des affaires étrangères de Hollande s'est, dit-on, efforcé de faire comprendre aux délégués des deux républiques, et l'on assure qu'il leur a conseillé de faire directement à l'Angleterre des ouvertures de paix, même au prix de leur indépendance.

Il est douteux que les petits peuples, qui depuis huit mois luttent avec tant d'héroïsme contre une des plus puissantes nations du monde, se rangent de sitôt à une semblable manière de voir.

Sans doute, à l'heure présente, la situation des Boers paraît désespérée, quand on réfléchit aux immenses ressources de leurs adversaires. Mais cette guerre, qui nous a déjà réservé bien des surprises, en ménage peut-être de nouvelles. Il certain qu'en s'éternisant, elle impose à l'Angleterre des charges qui sont hors de proportion avec le but poursuivi. D'autre part, si l'idée d'une intervention européenne doit être provisoirement écartée, qui sait si prochainement l'extermination inhumaine à laquelle nous assistons ne prendra pas fin grâce à la médiation des Etats-Unis.

La campagne électorale ouverte pour la présidence de la République américaine a déterminé, de l'autre côté de l'Atlantique, une véritable explosion de sentiments anglophobes.

Dès les premières escarmouches, un fait symptômatique s'est révélé : c'est que les quatre concurrents de M. Mac Kinley marchent tous indistinctement sous le drapeau des revendications boers. M. Mac Kinley lui-même ne manifeste pas nettement ses sympathies pour les Anglais, mais ses adversaires lui reprochent d'avoir trahi la cause des républiques sœurs de l'Afrique du Sud. De sorte que le grand moyen de capter les faveurs populaires est de manifester contre les Anglais. La chose vaut la peine d'une mention spéciale, et le mouvement populaire, déjà si accentué, peut devenir assez puissant et assez irrésistible pour imposer à l'élu, quel qu'il soit, une politique extérieure conforme aux sentiments de la nation.

*
* *

Il est des âmes sensibles qui ressentent avec une singulière force les maux d'autrui et qui s'ingénient avec une touchante délicatesse à éloigner de leurs semblables toute peine, même légère.

Tel ce M. Dove Keighley qui proposait, ces jours derniers, par une pétition au *Country Council* de Londres, la création d'un timbre de deuil. Dans son exposé, le pétitionnaire invoque des motifs d'ordre esthétique et d'ordre sentimental.

C'est, dit-il, une incongruité flagrante, d'apposer des timbres-poste rouges ou même lilas foncé sur une enveloppe bordée de noir. Ce contraste peu harmonieux choque, assure-t-il, le sentiment esthétique de ses concitoyens et fausse le goût des employés de l'administration comme celui des facteurs qui ont à manipuler les lettres dont il s'agit.

Enfin et surtout, l'apposition obligatoire de vignettes de couleur risque d'offenser le destinataire par une évocation d'images en désaccord avec les pénibles pensées dont il doit être préoccupé.

En conséquence, M. Dove propose la création d'un timbre spécial, timbre de deuil noir ou simplement bordé de noir destiné à l'affranchissement des lettres de faire part, etc., et dont le prix serait fixé à 0,15 centimes au lieu de 0,10.

C'est peut-être payer le noir un peu cher.

Quoi qu'il en soit, si la proposition est prise en considération, elle réjouira certainement les amateurs de timbres poste.

Et, qui sait si le sensible M. Dove est bien mû pour les touchants mobiles qu'il invoque.

N'est-ce pas tout simplement un philatéliste endurci, un de ces collectionneurs capables d'imaginer des ruses inédites, pour satisfaire leur passion ?

Car la manie des collections est une des plus tyranniques parmi les passions innombrables que l'homme se peut accorder.

Il faut convenir qu'elle est généralement des plus inoffensives, et qu'elle peut même servir à l'amusement des profanes par les bizarreries auxquelles elle entraîne.

Le roi Lorraine, Stanislas, collectionnait les bocaux de pharmacie, et cette série de bocaux, légués au musée de Nancy, constitue un trésor inappréciable pour l'étude de la Céramique.

Le compositeur Clapisson avait réuni d'innombrables sifflets; obsédé de cette manie, il n'osait plus faire représenter ses pièces de peur que son musée ne se mit de lui-même en mouvement — et cette crainte n'était pas si folle.

Le graveur Jules Jacquemart passa une partie de sa vie à chasser de vieilles chaussure. Sa collection est maintenant au musée de Cluny où elle forme une série d'un intérêt unique pour l'histoire du costume. D'autres rassemblent des pipes, des bassinoirs, des tabatières, etc.

On a vendu, en 1888, à Londres, une collection de fauteuils historiques : on y voyait celui de Shakespeare, celui d'Anne de Boylen, ceux de Louis XIV, de Byron, etc .. ; et par leur amplitude, leur rembourage, leur simplicité ou leur luxe, ces sièges disaient avec éloquence la conformation, les habitudes, les mœurs et les goûts des illustres personnes qui s'y étaient assises.

Il ne faut dédaigner aucune de ces manies. Certaines bassinoirs du temps de Louis XIV sont des merveilles de chaudronnerie qui ont leur place marquée dans les musées aussi bien que les produits d'un art plus noble.

*
* *

Le désastre de l'expédition Andrée n'a pas découragé les audacieux savants qui considèrent les ballons comme des instruments pratiques de découverte et d'exploration.

Sans parler des projets plus ou moins bien conçus qui se proposaient de reprendre dans ses grandes lignes le programme de l'ingénieur Suédois, on a étudié, de divers côtés, le moyen d'atteindre en ballon des contrées inexplorées jusqu'ici.

Un roman célèbre de Jules Verne raconte une traversée du Sahara. On se propose aujourd'hui de réaliser effectivement la fiction de l'écrivain.

Ce projet prend corps si complètement que M. le professeur Marey présentait récemment à l'Académie des Sciences, au nom de M. le capitaine Debureau, un mémoire très technique sur les moyens propres à construire un aérostat capable d'un séjour prolongé dans l'air en vue de ce voyage transsaharien.

L'auteur du projet assure qu'il est fort réalisable, les vents régnant sur le Sahara à certaines époques de l'année présentant une constance et une direction absolument favorables.

Hélas! tous ces beaux projets ont amené si souvent des déconvenues qu'on ne les enregistre plus maintenant qu'avec un certain septicisme.

Mais quelle que soit l'issue de tentatives hardies jusqu'à la témérité, il convient de rendre hommage aux idées généreuses qui les enfantent et d'accorder une respectueuse sympathie à ceux qui sont, à cette époque positive, les derniers représentants de l'esprit d'aventure et du courage désintéressé.

NOS GRAVURES

UNE CATASTROPHE A L'EXPOSITION
ÉCROULEMENT D'UNE PASSERELLE

Dimanche dernier, à trois heures de l'après-midi, une épouvantable catastrophe s'est produite avenue de Suffren, aux abords de l'Exposition.

On achevait à cet endroit l'installation d'une entreprise particulière, le Globe Céleste, situé en dehors de l'enceinte officielle. Cette attraction était reliée à l'Exposition par une passerelle franchissant l'avenue de Suffren.

Vers quatre heures de l'après-midi, cette passerelle qui n'était pas encore livrée à la circulation s'est effondrée écrasant sous ses décombres les passants qui se trouvaient sur l'avenue.

Deux craquements successifs ont marqué la rupture du pont qui s'est effondré en deux endroits. Au premier moment, la panique fut épouvantable. Des femmes, des enfants se pressaient affolés pour échapper à un malheur qu'ils craignaient plus grand. Ceux qui se trouvaient ensevelis sous les débris poussaient des cris épouvantables.

Lorsqu'on put enfin procéder au déblaiement, on releva huit cadavres et un nombre égal de blessés.

GRAVE ACCIDENT, PRÈS DE TOUL
UN OFFICIER NOYÉ DANS LA MOSELLE

La semaine dernière, le lieutenant Sallez, du 6e bataillon d'artillerie à pied, en garnison à Toul, se rendait aux écoles à feu du tir de Bois-l'Evêque et longeait la Moselle, au delà du village St-Pierre-la-Treiche, lorsque son cheval effrayé par un train, fit un brusque écart et lança son cavalier dans la rivière, très profonde en cet endroit. C'est seulement dans la soirée que l'on parvint après de minutieuses recherches, à retirer le corps du malheureux officier, que l'autorité fit transporter à l'hôpital militaire de Toul.

LE GARDE

I

Le jour décroissait lentement derrière le grand bois, en laissant des reflets d'argent sur les feuilles des arbres. Ce bois était presque aussi vaste qu'une forêt, et l'on en trouvait difficilement la fin lorsqu'on s'y était égaré. Contrairement à beaucoup d'autres, il semblait encore être placé sous la protection de quelque déesse tutelaire, ainsi qu'aux âges primitifs, car nulle part on n'y rencontrait la marque sacrilège d'une main d'homme, mais seulement, sur l'herbe drue, parmi les lianes, la trace du gibier libre.

Deux voyageurs, depuis près d'une heure, erraient à l'aventure dans ce labyrinthe sans trouver d'issue, et l'inquiétude commençait à poindre sur leur visage. Le premier, un jeune homme correctement mis, à l'allure hautaine, abattait les jeunes pousses avec sa cravache, ce qui témoignait de son impatience; il avait des éperons aux bottes, et cela laissait penser qu'il était venu à cheval, mais qu'il n'avait pas osé faire entrer la bête dans ces inextricables fourrés. Sanglé dans sa jaquette, le monocle dans l'œil, correct et froid, il regardait s'envoler la fumée de sa cigarette.

L'homme qui l'accompagnait le suivait la tête basse, se tenant derrière avec une sorte de respect, mais un respect contenu qui indiquait que ce paysan était lui-même quelque chose.

Voyant que l'exaspération gagnait de plus en plus le jeune homme, il hasarda la parole :

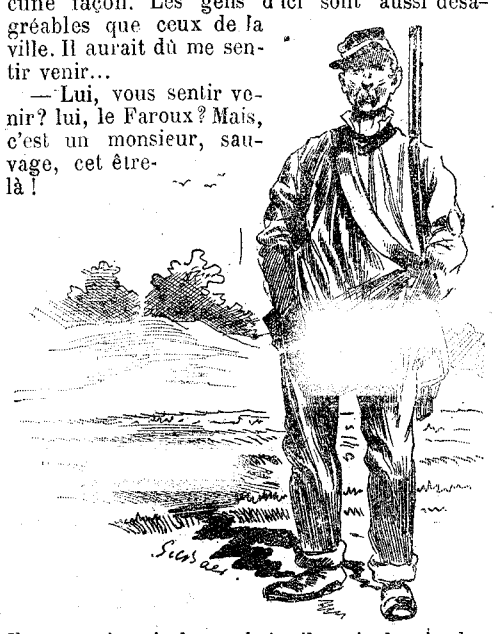
— Monsieur le marquis trouve sans doute le temps bien long, mais l'absence du garde permet à monsieur le marquis de parcourir en détail l'étendue de son domaine...

— Fichtre ! il est beau, mon domaine ! sembla penser le jeune marquis.

Puis, tout haut :

— Monsieur le maire, quand nous aurons mis la main sur ce garde de malheur, qu'il soigne bien la peau de son dos! Je ne suis pas disposé à faire preuve d'une excessive indulgence. Les manières douces et la mansuétude de mes prédécesseurs ne me conviennent en aucune façon. Les gens d'ici sont aussi désagréables que ceux de la ville. Il aurait dû me sentir venir...

— Lui, vous sentir venir? lui, le Faroux? Mais, c'est un monsieur, sauvage, cet être-là !



Il ne sort jamais de son bois, il y vit depuis plus de trente ans; un gamin lui apporte une fois par mois du tabac et de la poudre qu'il paye. Il est dangereux pour un inconnu de s'aventurer seul ici, car le fusil de Faroux est toujours chargé.

— Voilà un homme qui prend mes intérêts, répondit froidement le marquis; il les prend même trop !

Ils s'arrêtèrent subitement; un aboiement de chien partit près d'eux, et le garde parut entre les branches, criant de sa voix rude :

— Halte-là !

— Halte-là toi-même ! répondit le maire qui, désignant son compagnon, ajouta :

— M. le marquis de Simeuse, qui vient prendre possession de son domaine, et moi te cherchons depuis une heure pour te parler.

La physionomie de Faroux s'adoucit subitement; il porta la main à son bonnet et salua gauchement.

— Depuis mon enfance, monsieur le marquis, je suis au service de votre famille. Elle n'a toujours eu qu'à s'en louer. Grâce à mes humbles services, le bois de Simeuse est le plus beau de toute la contrée; jamais la main du braconnier ne l'a profané, le gibier y abonde, et je l'offre aujourd'hui à mon jeune maître comme le plus bel héritage que son père lui ait laissé.

Le garde, très digne, s'était découvert, et son geste, s'étendant sur les arbres, semblait en mesurer orgueilleusement la hauteur.

Le jeune homme n'avait pas bougé.

Faroux, qui s'attendait à un remerciement, se tourna alors vers le maître et lui demanda :

— Que commande monsieur le marquis ?

— De venir demain matin à la rencontre d'une grosse troupe de bûcherons qui abattront le bois d'un bout à l'autre; c'est l'ordre de monsieur le marquis...

Jean Faroux pâlit horriblement. Il chancela et fut obligé de se tenir à un bouleau pour ne pas se laisser choir. Enfin, il se roidit, et d'une voix brève, décidée et dure, il dit :

— Monsieur, vous ne ferez pas cela ! Vous n'avez pas le droit de faire cela ! Le bois de Simeuse, c'est l'honneur de votre nom, la vieille terre de vos aïeux...

— Vous êtes fou, mon ami, interrompit brusquement le marquis avec colère... Obéissez quand on vous parle... Demain matin, l'on commencera... Retournons, monsieur le maire...

Puis, il jeta sa bourse aux pieds de Faroux ; mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'une chose lourde vint tomber devant eux, avec un petit bruit : c'était la bourse.

— Ceci est une déclaration de guerre de Jean Faroux ! fit le maire en s'efforçant de sourire.

Jean Faroux, resté seul, se laissa choir dans l'herbe, au pied du bouleau, et là, la tête dans ses mains, lui, le sauvage, le farouche, le solitaire, il sanglota éperdûment.

C'était la première fois de sa vie que cette lâcheté lui arrivait, et son chien, inquiet, tournait autour de lui en gémissant.

Le vieux garde ne sentit jamais si bien qu'en ce moment suprême toute l'affection qui le liait à sa chère forêt. Il connaissait chaque arbre, chaque buisson, chaque fourré. Il était le frère des lapins des chevreuils, des merles et des petits oiseaux; il buvait l'eau du ciel avec eux, il se nourrissait de la chair des bêtes de proie qui leur voulaient du mal; il fréquentait les petites fleurs, entre les lianes; de sa main rude, il redressait les liserons flétris. Il avait une mauvaise cahute, entre quatre peupliers. L'été, il s'y endormait côte à côte avec son chien, doucement bercé par le prélude du rossignol; l'hiver, il accueillait complaisamment tous ses hôtes et il livrait à leurs becs et à leurs gueules la plus grande partie de ses repas.

Tous ces souvenirs se choquèrent dans sa cervelle à la briser.

Il se revit tout jeune, causant avec le vieux marquis de Simeuse, dans le salon du château et, le geste imposant, la voix pleine de larmes, celui-ci lui confiant pour toujours la garde de son vieux bois, en disant qu'il devait perpétuer le nom de Simeuse à travers les siècles, comme un monument impérissable perpétue celui de son fondateur; le marquis lui avait tendu la main, en lui donnant une grosse somme d'argent qu'il devait employer pour la subsistance de ses années futures.

Depuis ce jour, il n'avait plus entendu parler de rien, et voici qu'à cette heure arrivait, d'un air insolent, l'héritier du gentilhomme qui ordonnait la destruction du bois, pour payer ses dettes, sans doute, ou pour construire une propriété.

Une immense douleur lui tirailla la poitrine à cette pensée; il se dressa tout droit et monta sur la cime d'un peuplier, pour jouir, encore une fois, de l'étendue de la forêt.

Quand il atteignit le sommet, le jour décroissait rapidement, et là-bas, à l'horizon, il vit poindre le soleil couchant, flamboyant de rougeur et qui semblait allumer un incendie derrière les branches.

Ce fut une révélation.

Il laissa échapper un cri de joie et il descendit en souriant, d'un beau sourire vengeur et résigné. Il caressa son chien et il résolut de parcourir le bois dans tous les sens avant l'accomplissement de son dessein, comme pour lui demander pardon de ce qu'il allait faire. Il s'enfonça dans l'épaisseur du feuillage, et longtemps les oiseaux, étonnés de son agitation insolite, s'envolèrent vers le ciel...

La nuit tomba.

Jean Faroux, exténué de fatigue, revint à sa cahute après des heures de course. Il était pâle comme un mort et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Avec sa hache, il réunit à la hâte quelques fagots de bois sec dont il emplit sa retraite, puis il y mit le feu. D'abord, ce fut un crépitement qui gronda sourdement; bientôt, des flammes parurent sur le toit de chaume et la paille, chauffée par le soleil pendant le jour, fut carbonisée en un instant.

Vers minuit, le vent s'éleva avec fureur; des colonnes de fumée s'envolèrent vers le ciel, chargées d'étincelles; les arbres voisins s'allumèrent, et le visage de Jean Faroux, à cette lueur, s'illumina d'une grande joie sombre.

Pendant une minute, il considéra ce sacrifice grandiose qu'il accomplissait, et, fier de son œuvre, il embrassa son chien et il monta sur les branches d'un peuplier pour dominer le magnifique spectacle de cette mort à laquelle il allait joindre la sienne, peut-être.

Le vent arrivait de plus en plus violent et le feu, avec la rapidité de l'éclair, se communiquait de faite en faite, de cime en cime. Tel un immense bûcher dressé à la face de la lune. Les branches s'abaissaient comme des bras tordus de désespoir, prenant le ciel à témoin de leurs douleurs; de vieux chênes centenaires, dont le tronc se consumait lentement, oscillaient avec un craquement sinistre; les torses des bouleaux si blancs devenaient rose sous la mordante caresse des flammes; les sapins surtout, les sapins enduits de résine, s'allumèrent comme de grands cierges; d'autres crépitaient comme des colonnes de feu sortant de terre; des ormes, des sorbiers, des tilleuls, des acacias s'enlaçaient pour mieux mourir.

Une fumée âcre et jaune s'éleva vers le ciel, et bientôt, sous la voûte sombre, Jean Faroux n'aperçut plus les étoiles. Des corbeaux s'enfuyaient en croassant; les chouettes, éperdues, s'abîmaient dans le tourbillon, les ailes brûlées. En bas, les animaux poussaient des hurlements aigus, des gémissements plaintifs. Le garde entendit les appels presque humains de son chien; il perçut la lutte des grands cerfs, qui se ruaient les uns sur les autres, avec des élans désespérés. Le ciel devint rose, jaune, pourpre, et voici que, dressé sur la plus haute branche de son arbre, Faroux aperçut, si petits à l'horizon! les habitants du village qui s'enfuyaient effrayés, et même, — du moins le crut-il un moment — la voix du marquis lui arriva, saccadée, farouche; et puis, cette rapide vision disparut dans le brasillement, dans la plainte, dans la lueur, dans l'agonie de la forêt.

... Maintenant, l'incendie était dans toute sa force. Il s'étendait, il s'étendait; déjà il attaquait le tronc de son peuplier; déjà des étincelles roussissaient ses cheveux. Ah! que cela lui parut beau et grand, et brave, cette mort de la forêt, cet incendie fulgurant qui allait le prendre dans ses bras, qui allait le caresser, qui allait

consumer sa vieille chair comme il avait consumé le bois des vieux arbres! Bientôt, il fut entouré d'une pluie d'étincelles; une grande envolée d'ailes de feu tourbillonnèrent autour de lui, et comme il se dressait pour regarder encore, la branche cassa et il tomba les bras tendus dans le gouffre béant, où serpentaient des couleuvres de flammes...

Et l'incendie s'étendait, s'étendait désespérément, et, bientôt, toute la forêt flamba d'un bout à l'autre.

Edmond Pilon.

UN AFFUT A LA PANTHÈRE

Dans la journée, le cheick Mohammed-Djemil vint me trouver sous la tente où je faisais ma sieste.

Quand mon *boy* m'annonça la visite de cet influent personnage, je me doutai tout de suite du motif qui me valait cet honneur aussi peu envié qu'inattendu et j'eus bien voulu pouvoir disparaître momentanément à six pieds sous terre.

Mais j'étais depuis une semaine entière l'hôte des Ouled-Naïm et, à moins de commettre une grave impolitesse, il m'était impossible de refuser le service que je soupçonnais et que l'on attendait de moi avec une profonde impatience, sans doute.

Il devait s'agir de la destruction de quelque grand fauve.

Je donnai donc à mon domestique l'ordre d'introduire le visiteur dans le réduit le plus confortable de la tente, où je m'étais installé grâce à la munificence d'un Arabe à qui j'avais sauvé la vie quelques jours auparavant.

Mohammed-Djemil était un fort bel homme, d'une taille au-dessus de la moyenne, le teint légèrement bronzé des chefs de grande tente, les yeux clairs et la barbe frisée. Avec cela, un air de dignité et de grandeur qui sentait d'une lieue son gentilhomme du désert.

Après les salamalecs d'usage et cette longue pause qu'ont l'habitude de faire tous les Orientaux avant d'énoncer une mission délicate, le cheick m'exposa ses désirs, du ton d'un homme qui sait qu'on n'a rien à lui refuser.

Je ne m'étais pas trompé, il s'agissait bien d'un fauve à exterminer.

Une panthère, une ou plusieurs, on ne savait pas au juste, dévastait les environs depuis un certain temps. On ne s'en était pas ému au premier abord, tant que la bête n'avait pas trop approché du douar, mais la veille n'avait-elle pas poussé l'audace jusqu'à franchir l'enceinte de palissades grossières et de chariots qui ferme là-bas l'accès des *gourbis*, puis elle s'était emparée d'un mouton et en avait égorgé une bonne bonne demi-douzaine d'autres.

A en juger par les traces qu'on avait relevés le matin, la bête devait-être de belle taille. Allechée par ce premier larcin, pas un soir ne se passerait sans doute sans qu'elle revînt de nouveau à la charge, et il importait de détruire le plus rapidement possible un voisin aussi dangereux.

Mohammed-Djemil insista pour que je me chargeasse de l'opération. Ne m'avait-on pas vu depuis une semaine me promener avec un fusil à la main, avec mon domestique, dans la forêt environnante et le Ciel n'a-t-il pas donné à chaque *Roumi*, explorateur ou voyageur, un coup d'œil infaillible et un souverain mépris du danger.

Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, a dit le fabuliste. Or, l'Arabe sans connaître certainement, même de nom, notre bon la Fontaine, me parut homme à mettre merveilleusement en pratique ses préceptes philosophiques.

Bien que je me défendisse énergiquement d'être un grand chasseur, surtout un chasseur de bêtes fauves, insensiblement mon amour-propre se trouva chatouillé par ces louanges dithyrambiques, prodiguées à ma vaillance supposée.

Uniquement préoccupé de questions de botanique et de géologie, je ne m'étais aventuré dans le Sud-Ouest algérien qu'avec la conviction de n'y jamais rencontrer ni lions, ni panthères, et si, petit à petit, je m'étais enfoncé toujours plus avant en territoire inconnu, c'était uniquement par amour de la science.

J'avais toujours reçu chez les tribus nomades des Arabes un accueil enthousiaste, ayant eu en partant le bon esprit de me munir d'une certaine quantité de sulfate de zinc, ce médicament souverain dans ce pays par excellence de l'ophtalmie et grâce auquel j'obtenais des guérisons presque miraculeuses.

Si j'avais pris en même temps que ma petite pharmacie une paire de bons fusils de chasse, c'était uniquement dans le dessein de me procurer, le cas échéant, quelques pièces de menu gibier pour varier notre ordinaire ou bien de capturer, si l'occasion s'en présentait, un oiseau ou un petit quadrupède intéressant.

Mais de là à m'ériger en émule de Jules Gérard ou de Bombonnel, il y avait un véritable abîme, d'autant que je ne croyais nullement posséder les aptitudes nécessaires.

Mon premier mouvement fut donc de décliner poliment le dangereux honneur que le cheick des Ouled-Naïm voulait bien me faire. Médecin, botaniste, j'étais et je voulais rester.

Mais ce diable d'homme sut si bien me circonvenir, joua si habilement de la fibre patriotique, que je finis par me laisser aller à dire oui. Pouvais-je d'ailleurs faire autrement et, dans l'intérêt du prestige de notre influence, devais-je laisser supposer qu'un Français pût jamais avoir peur?

Chasseurs, mes frères — je puis parler ainsi maintenant que j'ai fait mes preuves et vous allez en juger — chasseurs, mes frères, si l'orgueil ne s'en mêlait, combien de nous tous affronteraient le danger réel?

Mohammed-Djemil me donna deux hommes pour me guider sur les traces de la panthère et j'emmenai avec moi mon domestique pour relever le gîte de l'animal.

Nous n'eûmes pas grand peine à trouver ce que nous cherchions. Les empreintes de sang se distinguaient nettement sur le sable et nous menèrent droit à la forêt; sans nul doute la bête avait établi son gîte par là.

En temps ordinaire, et tant qu'elle n'est pas blessée, la panthère n'attaque pas l'homme. Elle se tient tout le jour tapie dans son antre, soit une anfractuosité du roc, soit un abri naturel formé par les racines de quelque arbre géant.

Pour la surprendre, il faut l'affûter de nuit,

au moyen d'un chevreau ou d'un mouton, ou bien ce qui est encore préférable, tâcher de surprendre la passe dont elle fait usage pour aller boire.

Tout cela, je le savais non par expérience, mais pour l'avoir lu dans les récits du célèbre Bombonnel. Vous voyez si j'étais documenté...

Attendre le fauve à l'affût et le tirer pendant qu'il dévorerait un appât, c'était plus facile à penser qu'à faire. Je préférais le voir venir d'un peu plus loin et me choisir un poste où je serais à demi en sûreté.

Nous eûmes la bonne fortune de relever l'endroit où la panthère venait se désaltérer.

C'était une sorte de petit étang saumâtre, alimenté par une source minuscule; sur les bords vaseux, des empreintes d'énormes pattes s'étalaient, nettes et bien visibles.

Cette fois, j'étais fixé. Il ne me restait plus qu'à agir. Je remis donc au soir même l'affût que je méditais.

Je ne vous dirai pas que mon cœur ne battait pas un peu vite quand, vers les neuf heures je me rendis à mon poste.

J'étais seul, je n'avais pas voulu de compagnons. Aucun des indigènes ne me semblait capable de me rendre de réels services et quant à mon domestique, il n'y fallait pas songer. Le pauvre garçon ne brillait pas précisément par la bravoure et m'eût été plus embarrassant qu'utile. D'ailleurs, comme je ne me dissimulais nullement le danger de ma téméraire entreprise, je ne voulais risquer que ma propre vie et non celle des autres.

Je partis donc, armé de ma carabine à deux coups dans les canons de laquelle j'avais glissé une bonne charge de poudre et de très fortes chevrotines : une véritable mitraille.

Il faisait un clair de lune splendide, une de ces nuits étoilées d'Afrique, lumineuses comme le plein jour de nos pays du Nord.

J'avais remarqué du côté opposé de l'étang une cépée de jeunes arbres, dont la tête enchevêtrée et les branches feuillues me paraissaient propices à dissimuler ma présence.

C'est là que je m'établis, aussi confortablement que possible, en m'arrangeant pour devenir tout à fait invisible, ce à quoi je réussis parfaitement.

Placé comme je l'étais, je devais fatalement apercevoir en plein mon gibier, dès qu'il se présenterait. J'avais relevé avec soin la direction du vent, qui se trouvait souffler justement du bon côté. Il était impossible à la bête de sentir mes effluves et de se douter du piège.

La faction menaçait d'être longue, par exemple. Une à une, les heures se passaient sans que rien vint signaler la présence tant attendue de l'animal.

A plusieurs reprises, j'entendis des allées et venues suspectes, mais je savais que ce ne pouvait être ma visiteuse, car les félins sont en général peu bruyants.

Deux ou trois antilopes vinrent successivement se désaltérer. Je distinguai nettement leur tête fine, leurs membres graciles, mais la nuit eût-elle été obscure que je ne pouvais m'y tromper. Les ruminants boivent lentement, en aspirant avec leurs lèvres mi-closes, produisant ce bruit particulier assez semblable à un long baiser.

L'instant d'après, en effet, bien que la lune se fut cachée derrière un rideau de nuages, je perçus un lappement absolument identique à celui d'un gros chat attablé après une jatte de lait.

Cette fois, plus de doute, c'était à un félin que j'avais affaire. Je maudis intérieurement cette obscurité subite qui me privait du moyen d'ajuster à coup sûr. Néanmoins, comme presque aussitôt la bête leva la tête, pour reprendre haleine sans doute, je distinguai deux points lumineux, phosphorescents. Ses yeux se détachaient sur le fond sombre du feuillage.

Posément, j'ajustai sans faire le moindre bruit, prenant mon point de mire juste entre les deux lucioles et je pressai la détente de ma carabine.

Quelle émotion! Le bruit formidable de la détonation accrue par l'énorme charge de poudre employée et aussi par l'effet du silence ambiant, avait à peine retenti qu'il était couvert par des rugissements qui me glacèrent d'épouvante.

La bête en tenait, c'était certain, mais elle n'était point morte et, dans sa fureur, elle était bien capable de me découvrir et de donner l'assaut à mon arbre. Si encore la lune m'avait permis de distinguer l'endroit où elle avait bondi sous l'effort de la douleur causée par blessure, j'avais la ressource de lui lâcher mon second coup de fusil, mais rien; une ombre protectrice la dérobait à mes regards.

C'est en vain que je cherchai de nouveau à apercevoir les deux points lumineux qui m'avaient guidé la première fois, il me fut impossible de rien distinguer.

Par contre, je perçus distinctement un fort clapotis d'eau. Plus de doute la panthère n'était blessée que légèrement et comme elle avait sur moi l'extrême avantage d'y voir clair la nuit, elle s'était jetée à la nage et allait venir me rendre visite.

Mon abri n'était rien moins que solide et je n'en menais pas large, je vous assure. Je possédais bien encore mon fusil, mais à quoi pouvait-il m'être utile dans l'obscurité. La perspective d'un corps-à-corps probable avec la redoutable bête n'avait rien de rassurant.

Patiemment, avec des précautions infinies, pour ne pas faire le moindre bruit, je me hissai jusqu'aux branches supérieures. Ce n'était pas une sécurité complète car je n'ignorais pas que les panthères grimpent facilement aux arbres, mais enfin cela me donnait un peu plus d'avantages, je pouvais l'entendre venir, la sentir approcher avant qu'elle fût sur moi.

Pour le moment d'ailleurs, elle devait se contenter de me chercher, car j'entendais toujours ses vigoureuses pattes battre l'eau de l'étang, en même temps que ses rauquements de rage redoublaient d'intensité. C'était à croire que la forêt entière s'animait, tant ces rugissements sauvages éveillaient d'échos dans les lointains endormis.

Tout d'un coup, le bruit cessa comme par enchantement. Je n'entendis plus rien. Fallait-il en conclure que la panthère avait découvert ma retraite et qu'elle s'apprêtait à bondir. Il y eut là pour moi un moment d'anxiété que je vous laisse à comprendre.

En vain, écarquillai-je mes yeux, je ne vis rien; en vain, tendis-je les oreilles, il me fut impossible de distinguer le moindre bruit de reptation dans les hautes qui avoisinaient le rivage.

Combien de temps s'écoula ainsi, dans cette mortelle attente, je ne pourrais le dire... Le doigt sur la gâchette de mon fusil j'entendais mon cœur battre à grands coups dans ma poitrine.

Enfin, le jour parut; tout de suite, le soleil envahit la clairière, jetant sur la scène de la nuit une lumière éclatante.

Il était temps, j'étais à bout de forces et à bout d'énergie. Mais le spectacle que je contemplai me rendit à l'instant même tout mon courage.

La panthère gisait sur le bord de l'étang, morte, les pattes allongées et raidies dans les suprêmes convulsions de l'agonie. Je n'avais plus rien à redouter de sa part.

Aussi me hâtai-je de dégringoler de mon arbre et d'aller contempler mon ouvrage. J'eus alors l'explication de ce qui m'avait si fort intrigué.

Ma charge de chevrotines avait atteint la bête en pleine tête, lui crevant les deux yeux. Aveugle et dès lors impuissante, sa tête réduite à une bouillie sanglante, elle s'était jetée à l'eau comme aussi bien elle se serait précipitée du côté opposé. Et comme elle n'était pas morte sur le coup, mais bien au bout de son sang, pendant un certain temps qui m'avait paru plus

long sans doute qu'il ne l'était en réalité, elle s'était roulée dans la vase, clamant au loin ses rugissements de souffrance.

Un quart d'heure après, Mahommed-Djemil en personne, vint avec quelques-uns de ses cavaliers sur le lieu du combat et s'extasia sur la grosseur de la bête : trois mètres de longueur du museau à l'extrémité de la queue.

Je fus acclamé comme un sauveur et bien que je m'efforçasse à jouir modestement de mon triomphe, il me fut impossible de retenir un certain sentiment d'orgueil à être sorti victorieux d'une aussi terrible épreuve.

Le soir, une diffa monstre fut donnée en mon honneur au douar, dont les habitants commencèrent à me tenir tout de bon comme un homme extraordinaire.

J'appris ainsi qu'aux yeux de ces peuples primitifs, un chasseur heureux acquiert toujours infiniment plus de prestige que le plus grand homme de science et, sans pour cela renoncer à mes études et à mon métier de médecin, je me promis de continuer la série de mes exploits.

Voilà comment je suis devenu un grand chasseur devant l'Eternel et un savant plutôt médiocre, car il est dit dans la Sagesse que nul ne peut courir deux lièvres à la fois.

Pierre-Paul Rousel.

LA BOUILLABAISSE

Ils étaient partis, trois bons garçons, partis gaiement, cela va sans dire, faire une partie de mer et pêcher une bouillabaisse que les parents mangeraient le soir, les parents des trois jeunes gens qui se réunissaient pour cela, et avec eux des oncles, des tantes et des cousines à n'en plus finir. Vous pensez si cela ferait une joyeuse bande : les vieilles gens resteraient au logis et les cousines iraient attendre les cousins pour les aider à rapporter le poisson qu'ils auraient pris, le beau poisson frétillant et brillant, tout plaqué des herbes marines, au milieu desquelles on l'aurait tenu au frais.

C'est qu'il remplissait déjà le fond de la barque, le beau poisson aux mille couleurs. Sur le lit d'algues vertes, on apercevait déjà les grondins grisâtres, les rougets aux teintes pourprées et les girèles parées de teintes multicolores aussi joliment tracées que par le pinceau le mieux exercé. Ah! les trois bons garçons n'avaient pas perdu leur temps : ils avaient pêché, pêché, sans seulement s'apercevoir que le soleil montait à l'horizon et leur tombait en plein sur la tête; puis quand ils virent qu'ils avaient plus de poissons que n'en mangeraient les oncles, les tantes et les cousines :

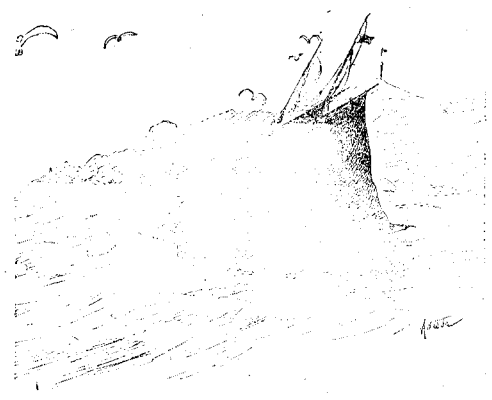
— Maintenant, dirent-ils, il faut boire un coup.

Et ils burent un coup en l'accompagnant d'un bon morceau de pain et de quelques friandises, telles que gousses d'ail, oignons et piments.

— Maintenant, dirent-ils, il faut dormir.

Et deux d'entre eux s'étendirent au fond du bateau, tandis que le troisième veillait au gouvernement de la barque et au salut de tous.

C'était le plus jeune. Comme le temps était calme et que la mer « semblait d'huile », terme



qui exprime là-bas sa parfaite tranquillité, il s'assit sur un rouleau de cordages, le dos bien appuyé contre le mât et se mit à penser à mille choses : à sa cousine Miette, d'abord, qui, selon lui, était une bien jolie fille, puis à la part de pêche qu'il lui apportait et qu'ils allaient ce soir préparer ensemble et mettre cuire dans la marmite avec toutes les herbes choisies qui donnent à la bouillabaisse un si bon goût.

Il les voyait, les poissons, les uns phosphorescents ou d'un rouge aussi ardent que s'ils eussent reflété les derniers rayons du soleil couchant, d'autres, tout bleus, ressemblaient à des saphirs volés à quelque trésor sous-marin. Ils étincelaient sous son couteau, les écailles qui tombaient sous la lame lui paraissaient scintiller comme une pluie d'or. Quelques-uns se déroulaient semblables à de longs serpents et il y en avait d'énormes, si gros qu'ils firent bientôt bouillonner l'eau de la marmite, avec un bruit effrayant de vagues soulevées par la tempête, tandis qu'ils imprimaient au récipient de telles secousses que le songeur roula de son banc par terre rudement réveillé.

Hélas! oui, il avait dormi longtemps et profondément, et pendant son sommeil le terrible vent des côtes provençales, le Mistral, s'était élevé; avec lui, les vagues roulaient menaçantes et couvertes d'écume, tandis que le ciel d'un bleu foncé, d'une pureté lumineuse, était devenu d'un bleu sombre, presque noir.

Et les voiles qu'il était chargé de carguer ou de larguer selon le temps! L'une pendait, arrachée à moitié de la mâture, l'autre, avait disparu, emportée brusquement par une raffale.

Le jeune homme appela ses camarades et sa voix se perdit dans la tourmente, il alla les éveiller et quand tous trois revinrent au gouvernail, les vagues énormes leur tombaient sur la tête avec les débris de leur mât brisé.

Puis ce fut une sarabande effrénée que dansa le bateau, tantôt lancé en l'air, tantôt retombant dans des profondeurs inconnues.

Ils comprirent et acceptèrent leur sort : c'étaient de vaillants cœurs. Tous trois cramponnés, pour se tenir debout, aux tronçons de leur mât rompu par le milieu, firent une prière :

— Notre-Dame, dirent-ils, si nous revoyons la terre, nous te promettons un cierge gros comme notre mât de misaine. Sinon, Bonne Mère, nous te demandons trois belles places en Paradis.

Et de la plage, les cousines éplorées virent la petite barque disparaître au milieu d'une montagne d'écume.

Toute la nuit elles attendirent avec les oncles, les tantes et les vieux parents, sachant bien cependant que les trois cousins dormaient pour toujours sur leur lit d'algues vertes, tandis que les petits poissons de la bouillabaisse rendus à la liberté, après avoir contemplé d'un air moqueur leurs ennemis réduits à l'impuissance, s'en allaient conter à leurs camarades le danger auquel ils venaient d'échapper.

Margay.

LE GLAS

I

Pendant toute la première partie du concert, et malgré l'attention que je portais à la scène, je n'avais pu m'empêcher d'être intrigué par l'allure d'un monsieur qui, se trouvant aux fauteuils, juste devant moi, n'avait cessé, non point par des exubérances de voix ou des claquements de mains, mais par une mimique aussi expressive que véhémente, de donner aux chanteurs et aux musiciens des marques tantôt d'une approbation forcenée, tantôt d'un mécontentement voisin de la colère; sa critique silencieuse n'était pas, d'ailleurs, exempte d'une certaine justesse et me prouvait pertinemment que j'avais affaire peut-être à un gêneur, mais sûrement pas à un sot.

Lorsque tomba le rideau, à l'entr'acte, nous nous levâmes tous deux en même temps, et une curiosité portant sur lui mes regards, grande fut ma surprise de reconnaître en ce passionné mélomane un de mes voisins de campagne, grand imprimeur parisien, qui, chaque été, venait du samedi au lundi se reposer en famille, dans sa propriété de Combs-la-Ville, de ses fatigues et de ses soucis commerciaux.

Nous avions eu ensemble quelques rapports; nous faisions assez souvent route de compagnie, de chez nous à la gare, et même deux ou trois fois nous nous étions trouvés à la même table chez des amis communs.

Homme de conversation agréable, de goût sûr, il possédait en outre un peu sur toutes matières des connaissances assez étendues, et des rares instants que nous avions passés côte à côte j'avais toujours retiré quelque bénéfice intellectuel : il se rangeait parmi le petit nombre des indifférents avec lesquels on échange autre chose que des banalités.

Il m'aperçut et me tendit la main.

— Vous descendez? me dit-il.

— Oui...

Je le rejoignis dans le couloir, et, après un échange de politesses, nous descendîmes fumer une cigarette sur la place du Châtelet.

— Est-ce que vous venez souvent ici? me demanda-t-il.

— Ma foi! oui; je suis un des fidèles de ces concerts.

Il eut un geste de regret.

— Je ferais volontiers comme vous, mais je me méfie de mes nerfs; je supporte mal ces émotions d'art!

Je le considérai avec un certain étonnement.

— Ah! ça, fis-je en riant, seriez-vous aussi musicien?

— Je l'ai été; je ne le suis plus.

— Cependant, vous connaissez le mot : « On est *musicien, ou on ne l'est pas* ».

— Je le connaissais pour les poètes, oui; mais si l'on ne devient pas poète, ou musicien, on peut l'avoir été et ne peut plus l'être.

— C'est juste. Excusez ma surprise. Mais, si je ne me trompe, il me semble que chez vous, à Combs-la-Ville du moins, je n'ai jamais entendu le son d'un instrument quelconque. Ni votre femme, ni vos enfants...

Il m'interrompit :

— Non, chez moi, jamais!... je ne résisterais peut-être pas au désir de me remettre à la musique, et il ne le faut pas!... Je ne le veux pas!

La sonnette de l'entr'acte se fit entendre.

— Tenez, continua-t-il, si vous avez un moment à la fin du concert, et si vous retournez vers le boulevard, je vous expliquerai mes paroles, qui doivent vous paraître un tant soit peu bizarres...

— Avec plaisir.

II

Je l'attendis donc à la sortie, et, tout en cheminant, voici ce qu'il me raconta :

— « En vous disant tout-à-l'heure que j'avais été « musicien », je me suis peut-être décerné un titre auquel je n'ai pas droit, et, de plus, je me suis servi d'un terme qui laisse quelque place à l'ambiguïté, car tout le monde est musicien; l'instrumentiste, le chanteur, le compositeur ont également droit à se réclamer de cette qualité. Pour moi, je ne parlerai point de quelques œuvres que j'ai faites jadis, et je ne retiendrai, pour justifier ma prétention, que ce que mes proches et mes professeurs voulaient bien appeler alors « mon talent de pianiste ». Ce talent existait-il? Oui, s'il me plaît de considérer l'âge où je fus admis à notre Conservatoire; non, si j'on s'arrête aux déboires que j'essuyai par la suite et qui de jeune prodige que j'avais été firent de moi un commerçant.

« Reçu avec honneur au Conservatoire, j'en serais peut-être sorti avec tout ce qu'il faut pour parvenir, si, à la suite d'un sinistre financier qu'ils ne pouvaient prévoir, mes parents ne s'étaient tout à coup trouvés dans un état voisin de la misère. Mon père, épuisé, prématurément vieilli par une existence de lutte et de travail, ne supporta point ce coup. Après une courte maladie, il mourut, nous laissant, ma mère et moi, sans un sou vaillant, sans appui, sans protection.

« Je venais d'obtenir un second prix. Pourquoi « second »? Sans doute parce que je n'avais pas mieux mérité. Mais je puis bien vous avouer que si, moi, je m'inclinai, d'autres crièrent à l'injustice et prétendirent que mon jeune âge était seul cause de cette défaveur.

« Bref, il ne fallait pas songer à poursuivre mes études. Mais, en dehors de mon instrument, je n'étais capable de rien. Il était pourtant nécessaire d'assurer l'existence quotidienne, Je me mis donc à courir le cachet, me fiant à mon étoile pour les succès d'avenir.

« Je ne sais si vous pouvez imaginer ce que sont pour un ambitieux — et comment ne le serions-nous pas à cet âge où les illusions poussent sous nos pas? — cette promenade incessante, ces requêtes qu'on adresse avec un faux sourire, cet asservissement au bon plaisir et au caprice de ceux-ci et de ceux-là, et les continuelles rebuffades, et les humiliations réitérées.

« Les débuts furent pénibles. Mais, heureusement, je suis un combatif, et je ne me laissai point rebuter par les obstacles. La faim, a dit le poète,

est une porte basse,
Et, par nécessité, quand il faut qu'on y passe,
Le plus grand est celui qui se courbe le plus.

« Je me courbai donc, et, pendant cinq ou six ans, je parvins à ménager à ma mère une existence à peu près tranquille, à lui donner le nécessaire, et parfois même l'illusion d'un modeste superflu.

« Mais cette éclaircie ne dura pas, et un jour, sans que rien eût pu me mettre en garde, l'orage éclata, pas tout à coup cependant, mais assez vite pour que nous n'ayons pas le temps de l'éviter. Je ne vous tracerai pas par le menu la suite des événements qui de la modeste aisance où nous végétions nous précipitèrent dans la détresse. D'ailleurs, pas plus aujourd'hui qu'alors ne réussirais-je à en découvrir la cause, — une cause qui peut-être n'existe pas. Un malheur, dit l'autre, ne vient jamais seul, et la malechance est un engrenage dont ne peut guère vous préserver qu'un hasard qui ne se présente presque jamais.

« Il advint que peu à peu, le nombre de mes élèves diminua. Démarches, recommandations, tout demeura vain. Je baissai mes prix, j'offris mes services à des conditions avilissantes; je me fis tout petit, tout humble, suppliant. Rien ne réussit. Les portes ne s'ouvrirent plus.

« Le plus longtemps qu'il me fut possible, je cachai à ma mère mes déboires, je lui voilai cette atroce situation; mais quand je fus forcé de la lui avouer, je compris que la pauvre femme avait tout deviné, et que de son côté elle se taisait pour ne pas me pousser au désespoir. Elle supporta notre malheur avec toute la constance dont l'armait son amour pour moi. Mais, ruinées déjà par nos précédents revers, ses forces déclinèrent rapidement. Elle s'alita, et ni mes soins, ni les bonnes volontés que la pitié déployait autour de nous ne parvinrent à enrayer le mal. »

III

Le narrateur, à ce souvenir douloureux, ne put empêcher un sanglot de monter à sa gorge, de la contracter. Il s'arrêta un instant. Puis, poursuivant :

« — J'arrive, dit-il, à la pire catastrophe.

« Un matin, après une nuit d'insomnie, maman se trouva si faible, si faible, que je ne craignis de la voir passer entre mes bras. Vite, j'allai chercher le médecin, qui, après avoir ordonné une potion, m'affirma, selon la formule ordinaire, qu'il ne voyait pas d'immédiat danger. Nous étions alors en plein cœur de l'hiver. Quand j'eus commandé la potion prescrite, quand j'eus fait monter à notre sixième étage une petite provision quotidienne de chauffage et quelques aliments, je constatai avec désolation qu'il ne me restait plus rien.

« Plus un sou, — plus un centime!

« Il y avait beau temps que tout ce qui représentait quelque valeur chez nous avait disparu,

— bijoux, argenterie, bibelots divers, souvenirs, tout avait été engagé ou vendu. Le lendemain, je devais bien donner deux ou trois leçons, toucher deux ou trois cachets — car j'en étais réduit à tendre la main au jour le jour. Mais jusque-là?... Si l'état de maman s'aggravait, si elle avait besoin de quelque chose!... « Et encore, me disais-je, cet argent, je ne l'aurai que demain dans la journée, demain soir même! Et demain matin? Le feu? la nourriture? »

« Ah! monsieur, quelle épouvantable situation! Et nous étions deux à ne pas oser pleurer! Assis près du lit, la poitrine gonflée de sanglots, je m'efforçais de donner à mes mensonges, auxquels je savais pourtant que ma mère ne croyait pas, une apparence de vérité. Je lui parlais de mes espérances, d'offres, de promesses que l'on m'avait faites; je lui montrais prochaine la fin de nos misères, tout en me recommandant tout bas au destin et en souhaitant un miracle sauveur.

« Plût au ciel que ce miracle ne se fût pas accompli!

« Comme je terminais ma lettre où je demandais à un éditeur de musique qui m'avait accepté quelques morceaux de concert une petite avance, on frappa à la porte; la concierge, une brave femme à qui j'avais rendu service en des jours meilleurs, venait me faire une proposition.

» — Monsieur, dit-elle, après avoir prodigué à ma mère toutes les marques de sa compatissante sympathie, il y la dame du premier... vous savez? cette dame veuve si riche, qui ne passe ici que l'hiver?... eh bien! cette dame donne ce soir une petite fête pour les fiançailles de sa demoiselle... Alors, elle avait retenu un artiste pour faire danser ses invités, mais il paraît qu'il lui est arrivé un accident, à cet homme!... Elle n'a su cela que tout à l'heure, et vous pensez si elle était ennuyée!... C'est la femme de chambre qui est venue me raconter ça... Naturellement, moi, n'est-ce pas? j'ai pensé tout de suite à vous...

Ah! si les oreilles ne vous ont pas tinté, ce n'est pas de ma faute, allez!... Elle ne vous connaissait pas, et il a bien fallu que je lui apprenne qui vous êtes... Enfin, quand elle a vu sur votre carte que je lui ai donnée : « *Deuxième prix du Conservatoire de musique* », elle n'a pas demandé davantage... Pour ce soir, à neuf heures, c'est une affaire entendue... Elle m'attend pour la réponse...

« Evidemment, c'était une aubaine inespérée!... Pourtant, j'hésitais... Je ne savais pas si je devais accepter... Je ne songeai pas une minute à ce que devait me rapporter cette soirée, au soulagement qu'une vingtaine de francs apporterait à notre détresse; je pensai au fait lui-même, à ce fait que, dans cette maison où ma mère souffrait, où j'allais d'un moment à l'autre — car il m'était impossible de me leurrer à ce sujet — perdre l'unique affection qui me restât, on me sollicitait de participer à une fête, d'entretenir la joie chez des étrangers, chez des inconnus, alors que, chez moi, tout près, tout était chagrin et douleur!

« Il me sembla que ce sacrifice était au-dessus de mes forces, qu'il me porterait malheur!

« Mais, à ce moment, ma mère m'appela auprès d'elle. Pensant sans doute que mon indécision venait de la peur de la laisser seule, elle me reprocha doucement mon silence. Et elle ajouta :

« — C'est peut-être la chance qui revient à nous; tu ne dois pas la repousser... Ne crains rien, je vais bien mieux... Et puis, cette dame a certainement beaucoup de relations; elle pourra t'être très utile... Allons, mon fils, réponds qu'on pourra compter sur toi.

« Alors, je remerciai la concierge, en la priant d'annoncer que je serais exact.

« Je faillis manquer à ma parole. Dans l'après-midi, en effet, ma mère eut coup sur coup deux syncopes qui m'alarmèrent, mais de courte durée. Vers le soir, elle s'endormait, et craignant qu'elle ne fût contrariée si, en se réveillant, elle me trouvait à son chevet, à l'heure dite, après l'avoir embrassée, ou plutôt après avoir — oh! si légèrement! trop légèrement! posé mes lèvres sur son front, je descendis au premier étage.

« Je ne connaissaissais pas du tout la dame en question; je crois même que je ne l'avais jamais rencontrée dans l'escalier. Elle me reçut avec une grande affabilité, nuancée d'intérêt, et, tout de suite, avec simplicité, m'exposa que n'étant, pas plus que son entourage, très versée dans les études musicales, elle désirait seulement que je fisse danser ses invités.

« — Je vous laisse absolument libre, me dit-elle. Ces jeunes gens, ces jeunes filles ne demandent qu'à sauter. Faites-les sauter comme vous l'entendrez.

« Elle m'installa au piano, dans un angle du salon :

« — Par quoi allons-nous commencer? interrogea-t-elle... Polka... Valse?...

« — Polka, si vous voulez, madame.

« — Soit!

« Et elle me laissa.

« On a vraiment parfois dans la vie des intuitions, des pressentiments étranges; il semblerait, à certaines heures, que notre cœur ne nous appartient pas en entier, qu'il se rattache non pas seulement moralement, mais physiquement, par des liens mystérieux, mais réels, aux êtres qui nous sont chers.

« A peine eus-je posé les doigts sur le clavier que quelque chose se brisa en moi.

« Une sensation indéfinissable m'envahit, un malaise invincible, en même temps que, par un travail incompréhensible, presque surnaturel, mon cerveau se délivrait des préoccupations du lieu, des êtres qui m'entouraient, pour se laisser envahir par un monde de terrifiantes pensées.

« Mes mains, sans aucun doute, couraient sur l'instrument, mon mécanisme répondait à ce que j'attendais de lui, puisque, à quelques pas, comme dans un nuage, des groupes tournaient devant mes yeux; j'apercevais vaguement ce qui se passait autour de moi. Mais je n'avais pas

---

FEUILLETON

Le Docteur Aubry

PAR

Louis CHARMES

Dès qu'il eut disparu, elle laissa couler les larmes qu'elle était parvenue à refouler en sa présence.

Elle se mit à genoux sur la passerelle et dit, en s'adressant au ciel ! « Mon Dieu, vous savez bien que mon frère de lait doit épouser Mlle de Parcellières et que je vivrai désormais pour mon père seulement puisque le cœur du docteur ne lui appartient plus ! »

Elle se releva et s'en fut vers le château.

Elle ne vit pas, entre les feuilles, la tête grise de Cora dont les yeux brillaient d'une joie satisfaite.

Au même instant, le garde débouchait sur la route à la lisière du bois. Il s'avança sur la passerelle. Une pierre, lancée par une main invisible vint tomber à ses pieds.

Il inspecta du regard les joncs de l'étang et les bois touffus.

Cora avait disparu. Seul, le hululement d'une chouette éclata dans le jour.

— C'est bien imité, pensa le garde ; malheureusement l'heure n'y est pas.

La sorcière de la hutte s'est dénoncée elle-même.

Puis il continua son chemin du pas égal et toujours cadencé qui lui était habituel, s'arrêtant parfois pour observer la marche des nuages que la brise balançait au ciel, cherchant à deviner de ses yeux de lynx, habitués au ciel à lire dans la page immense de l'atmosphère ou la continuation de la sérénité, ou l'indice d'un orage.

CHAPITRE IV

L'infirme opéré la veille par Aubry, s'était endormi à la chanson naïve et douce par laquelle Clémentine l'avait bercé.

Sa physionomie tranquille souriait dans le sommeil, il était sauvé. Le célèbre chirurgien, qui avait agi seul, s'était surpassé, en avait donné l'assurance à Mme d'Auberive.

Celle-ci était plongée dans la contemplation de son fils endormi lorsque Aubry, qui se tenait en permanence au château, entra sans bruit dans la chambre haute et spacieuse dont le lit d'osier occupait le centre.

Clémentine brodait près d'une fenêtre en ogive, avec vitraux artistement peints, attestation d'une époque depuis longtemps disparue, son regard allait au loin sur la montagne et sur les chevauchées boisées de la forêt, dans la direction de la hutte habitée par la vieille Cora, qui l'avait maudite.

Elle ne s'était point ouverte au garde dans l'appréhension qu'il n'arrêtât pas là ses hostilités contre la bohémienne.

On eût dit que la malédiction de celle-ci pesât désormais sur sa vie, dominât son existence.

Ses joues vermeilles pâlissaient, la teinte immaculée du lys qui domine l'herbe des vallées succédait peu à peu à la couleur des roses. La baronne s'était inquiétée de ce changement subit.

Elle avait pris le chirurgien pour confident de ses angoisses. Celui-ci avait interrogé doucement Clémentine, mais à toutes les questions posées elle avait répondu par un sourire d'incrédulité à la maladie imaginaire que tous lui attribuaient. Son silence obstiné sur tout ce qui aurait pu guider le chirurgien le déconcerta.

Quel était le mal inconnu qui annihilait tout-à-coup la sève dans la plante?

Il dut s'avouer vaincu. Il souffrit. Des pleurs lui venaient aux yeux lorsque, le soir, à l'arrivée du garde, il voyait sur le visage de celui-ci des traces rouges révélant que des larmes les avaient tracées! il s'était approché de la baronne et lui causait à voix basse. Puis il fut à la brodeuse, lui parla.

— Etes-vous tourmentée de votre aventure avec Cora, mon enfant?

Elle ne répondit pas et se contenta de secouer sa tête blonde où passaient des reflets d'épis de blé.

— Dites-moi tout puisque je suis votre ami!

Il n'obtint rien et, le soir de ce jour, après avoir consulté la baronne, elle quitta le château, salua tout le monde, ayant soin de n'oublier personne.

— Ma fille chérie! lui dit Mme d'Auberive en la pressant dans ses bras dans une étreinte longue et douloureuse.

Elle s'arrêta, les sanglots l'étouffaient. Elle ne put que suivre des yeux l'infortunée qui déjà disparaissait au tournant du chemin marqué là-bas par un grand hêtre.

Elle donna des ordres pour qu'on prévînt le garde en pérégrinations dans les bois, se promettant de paraître elle-même le lendemain à la petite maison dont le toit rouge tranchait dans la décoration des clématites envahissantes!

Aubry, à cette heure funeste et devant le spectacle de cette vie qui allait déclinant, comme le filet d'une source qui cesse d'humecter la roche sous l'ardeur des feux de l'été, songeait au cercueil aperçu par Cora. Il avait espéré qu'il s'agissait de lui pour qui la vie était dépourvue d'attraits. Or, son inéluctable destin en décidait autrement.

Que pouvait-il faire?

Il fut sur le point de s'ouvrir à la baronne et de l'entretenir du secret qu'il avait cru surprendre entre Clémentine et le baron. Mais il réfléchit que la douleur dont la baronne avait fait preuve au moment du départ de Clémentine était assez édifiante à ce sujet, et, par discrétion, il conserva tout pour lui.

Ce fut pourquoi la jeune fille ne fut pas rappelée de loin sur la route vers ce château témoin de ses heureuses années.

Elle allait lentement, se retournant par instants, espérant que le docteur peut-être la rejoindrait à son retour au village.

Mais l'opération récente exigeait la présence soutenue du chirurgien près du malade. Alors l'isolée, pénétrée elle aussi de ce fait tout naturel, n'espéra plus.

Elle irait mourir doucement, fleur trop tôt moissonnée, dans la maison ensevelie sous les arceaux des branches, au bruit des brises vagabondes par qui frémissaient les feuillages, aux chants des pinsons et des bouvreuils dont les nids étaient suspendus aux ramures, aux sifflements des merles moqueurs, aux mélodies des rossignols qui lancent leurs notes à la nuit pour en célébrer la venue!

Elle venait la nuit.

Les ombres tombaient lentement sur la passerelle. Clémentine s'y arrêta. Elle avait retiré de son sein un petit bouquet de germandrées. Les fleurs s'étaient rapidement fanées : image de son amour éclos dans une heure d'innocence et de pureté et de même aussitôt flétri.

Les étoiles s'allumèrent une à une au fond du ciel admirablement bleu; l'astre du berger couronnait l'éperon de la cime lointaine du mont Climont.

conscience de mes propres mouvements. Ma tête ignorait ce que faisait mon corps, et mes oreilles ne se rendaient pas compte des sons qui les frappaient... Plus d'harmonie, plus de rythme, plus de cadence... Ce qui sortait de ce piano, ce que j'entendais, c'était un son de cloches, un tintement sourd, lointain et funèbre, comme un chant d'agonie, comme un glas!

« Oui, le glas des morts!

« Vainement, je tentai de réagir, de chasser cette hallucination, de m'en délivrer, de reprendre possession de moi-même, vainement j'essayai de secouer cette hantise; dès que je retouchais l'instrument maudit, lugubre, les cloches se reprenaient à sonner...

« Et elles sonnaient, elles sonnaient sans trêve, et leur plainte incessante et monotone semblaient m'appeler vers elles!

« Alors, pour étouffer cette voix, je me mis à jouer comms un furieux, comme un fou!... C'est à peine si, dans les intervalles de repos, je retrouvais ma lucidité... Aussitôt l'envie me prenait de fuir, de me sauver, de remonter près de ma mère...

« Mais le temps me manquait de me rendre maitre de ma volonté qui sombrait, qui s'anéantissait devant une prière de la maîtresse de la maison, venant, près du piano, me dire avec un compliment :

« Ces demoiselles demandent encore une polka... Contentez les... Elles sont si heureuses, monsieur!

« Et, de nouveau, je me soumettais à ma torture... et je gagnais mon argent!

« Enfin, ce supplice prit fin!...

« On me glissa une pièce de 20 francs dans la main, avec force remerciements que je n'écoutai pas.

« Et, en hâte, je remontai à notre pauvre logement.

« Le lampe que j'avais placée sur une table, assez loin du lit pour que sa clarté n'offusquât point les yeux de la malade, s'était éteinte.

« Cette obscurité eut pour effet de redoubler mon angoisse.

« Je rallumai rapidement la lampe et, anxieux, d'un bond, me précipitai vers le lit!

« Hélas! monsieur!...

« Ma mère était morte! »

IV

Mon interlocuteur se tut.

Il avait porté la main à ses yeux, comme pour y essuyer une larme.

En écoutant son histoire, je l'avais accompagné sur sa porte.

— Voilà, reprit-il en me serrant les mains, pourquoi j'ai changé ma vie; voilà pourquoi je ne suis plus musicien, et voilà pourquoi, s'il m'arrive de succomber à la tentation, de me rappeler que jadis, j'eus, comme tant d'autres, des idées de gloire, je tiens à ne jamais réveiller, devant les miens, d'aussi poignants souvenirs!

ALBERT DELVALLÉ.

CHARITÉ

Eh bien! Oui. J'avais des économies : cent francs en or, cinq belles pièces toutes neuves, dont je pouvais disposer à mon gré.

Or, en rentrant de la promenade, l'autre jour, je m'étais arrêtée devant la vitrine d'un bijoutier et j'avais remarqué un joli bracelet. Depuis longtemps j'en désirais un; je fus tentée, et, ce matin, avec la permission de maman, je pris mon petit trésor et je sortis tout heureuse de pouvoir acheter moi-même le bijou convoité.

Aussi, marchais-je si vite que ma bonne Marie, qui m'accompagnait et qui n'est plus très agile, avait de la peine à me suivre.

Déjà nous avions remonté la rue de Grenelle et nous allions tourner dans la rue du Bac, lorsqu'une femme, pauvrement quoique proprement vêtue s'approcha de moi et d'une voix tremblante me dit :

— Par pitié, mademoiselle, venez à notre aide. J'ai trois petits enfants, et, depuis hier, il n'y a ni pain, ni feu à la maison.

Je compris que je n'avais pas devant moi une mendiante de profession. Je glissai dans sa main une pièce blanche. Elle me remercia très poliment, et se précipita vers la boutique du boulanger le plus proche.

Elle reparut bientôt chargée d'un gros pain et se mit à courir vers la rue du Four.

Elle avait dit vrai. On avait faim chez elle.

Cette pensée me troubla. Je suivis la malheureuse de loin malgré ma bonne qui voulait me retenir, et je la vis disparaitre dans l'étroite allée d'une vieille et sordide maison.

J'entrai derrière elle, et m'adressant à la concierge :

— Quelle est cette dame qui vient de passer? demandai-je.

— Une brave femme et bien digne d'intérêt, me fut-il répondu.

Cela suffisait. Je me fis indiquer son logement.

Au fond d'une cour humide et sombre était un escalier mal tenu. Je montai cinq étages, toujours accompagnée par Marie qui grommelait entre ses dents. Tout en haut sur le palier, était une porte délabrée. Je frappai doucement... La porte s'ouvrit, et je fus saisie d'une immense pitié.

Je n'aurais jamais cru qu'à deux pas de riches hotels, de somptueux magasins, au centre de Paris, pareille misère put être ignorée.

Dans une mansarde toute dégradée, toute nue, éclairée par une petite fenêtre à tabatière, deux mauvaises paillasses étaient étendues. Sur ces paillasses, trois enfants, à peine vêtus, dévoraient le pain que leur mère venait de leur donner.

— Oh! m'écriai-je, les pauvres petits!

Marie ne murmurait plus. Elle avait joint les mains.

— Comme ils ont faim! répondit-elle. Comme ils ont froid!

La mère pleurait auprès de la cheminée vide.

— Vite Marie, repris-je, allez chercher du bouillon, du vin, du bois, tout ce qu'il faut. Il n'est que temps.

La bonne fille n'entendit pas ces deux derniers mots. Elle descendait l'escalier aussi vite que son embonpoint le lui permettait.

Cependant je cherchais par de douces paroles à consoler la pauvre mère, et celle-ci, touchée de ma sympathie, reprenait confiance et me raconta son histoire.

« Elle avait été heureuse... autrefois, et presque riche. Mais son mari avait été ruiné par un notaire imprudent. Il était mort de chagrin après une longue maladie. Elle était restée veuve à vingt-sept ans, avec trois enfants, sans appui, sans ressource et sans autre asile que le grenier où on l'avait reçue par charité.

« Elle avait cherché du travail, mais elle était inconnue dans les ateliers : elle n'avait rien trouvé : Les anciennes amies avaient refusé de la recevoir. Les meilleures lui avaient fait remettre de mesquines aumônes. Enfin la misère avait éteint sa fierté. Elle était sortie désespérée, et pour la première fois, elle avait tendu la main dans la rue. Dieu l'avait protégée, puisqu'elle n'avait pas été repoussée. Si elle l'eût été, elle n'eût pas osé recommencer, et alors... Alors il eût fallu mourir. Elle! qu'importait?... Mais ses enfants, ses pauvres enfants!... »

Marie alors reparut. Elle apportait les choses les plus nécessaires, et derrière elle venait un homme ayant sur le dos une lourde charge de bois.

En un instant le feu est allumé. Le bouillon est distribué à la mère et aux enfants. Puis, on leur donne de la viande dont ils n'avaient pas mangé depuis longtemps, hélas!

Les petits ne grelottaient plus et le rire était revenu sur leurs lèvres roses.

La mère avait cessé de pleurer.

— Ah! Mademoiselle, dit-elle, que Dieu vous le rende!

Mais tout cela n'était rien.

« Demain, pensai-je, la faim reviendra. Les enfants auront froid cette nuit. Oh! non. Je ne le veux pas. »

Je pris mon porte-monnaie et le tendis à la veuve :

— Tenez madame, lui dis-je, il y a là de quoi donner des vêtements à vos enfants, de quoi les nourrir pendant quelques jours. Après, nous verrons. Cet argent était destiné à l'achat d'un bijou. Je n'oserais le porter en sortant d'ici. Il me brûlerait le bras. Prenez donc sans scrupule, et ayez bon espoir.

Elle hésita un instant, puis elle saisit ma main qu'elle porta à ses lèvres, et me jeta un regard si profond, si plein de gratitude, que je ne l'oublierai jamais.

— Comment vous nommez-vous, mademoiselle? demanda-t-elle.

— Jeanne, répondis-je.

Alors, elle se tourna vers les enfants.

— Mes chéris, leur dit-elle, rappelez-vous toujours ce nom et priez pour celle qui les porte, car vous lui devez la vie de votre mère et la vôtre.

Les pauvres petits se jetèrent dans ses bras.

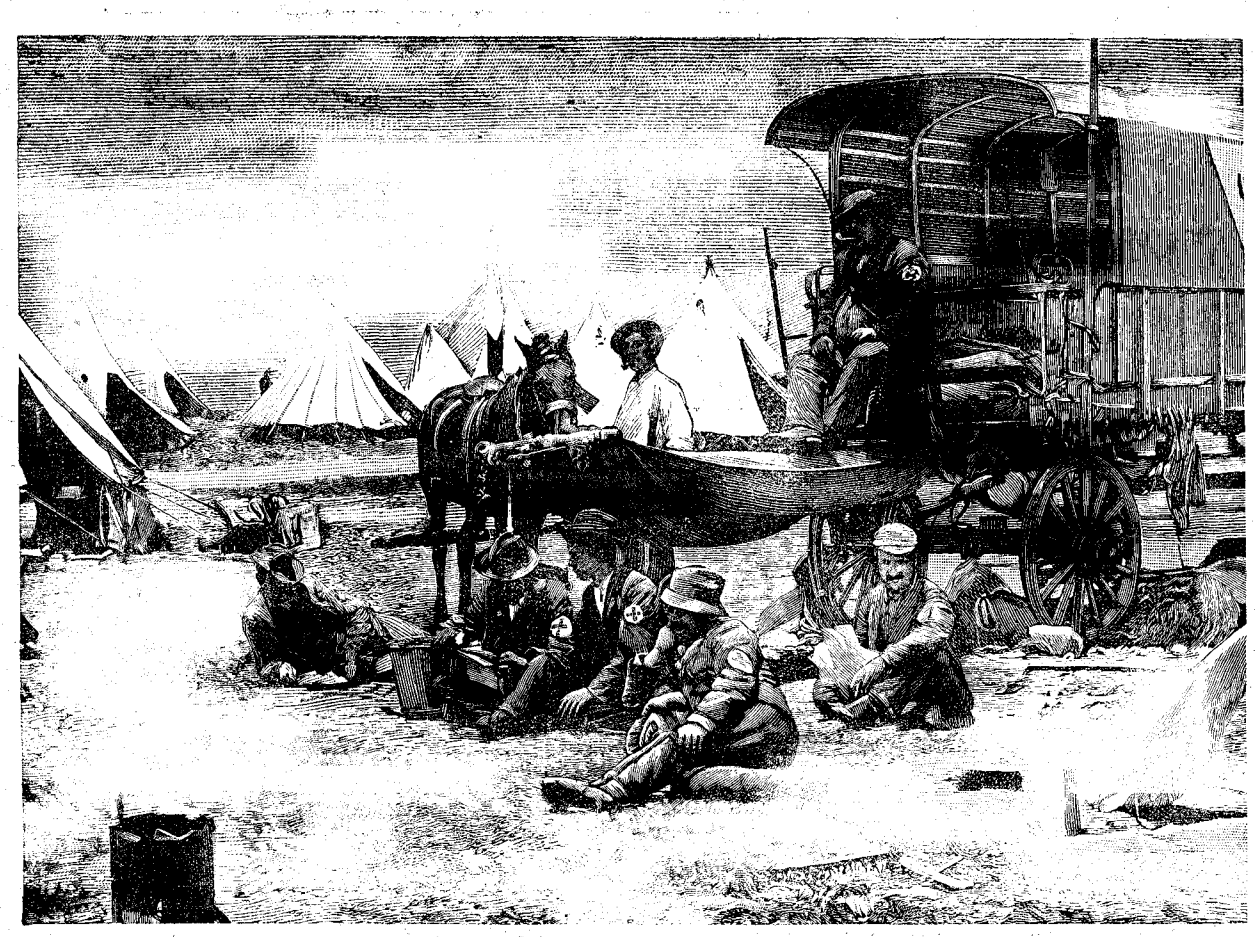
— Oh! oui, dirent-ils, nous nous en souviendrons, petite mère.

Mon cœur battait à se rompre... J'embrassais les bébés qui avaient repris toute leur gaieté. Je promis à la veuve de revenir bientôt, je sortis et me voilà. Je n'aurai pas de bracelet, mais je suis contente, bien contente. Je vais tout raconter à maman. Elle dira que j'ai bien fait; elle s'intéressera à ma protégée. La pauvre femme aura du travail, des appuis. Nous assurerons son avenir.

C'est égal, je ne croyais pas que l'emploi de mes économies de jeune fille me donnerait tant de joie.

E. GOUPIL.

LA GUERRE DANS L'AFRIQUE AUSTRALE



Une ambulance Boer

Les commandos boers, qui viennent d'échapper au mouvement enveloppant combiné par le maréchal Roberts, se sont retirés vers le Nord, dans une région accidentée, où ils pourront facilement tenir tête à l'ennemi.

Instruits par l'exemple, ils ont réduit au minimum les convois de vivres et de munitions qui ralentissaient leur marche. Les colonnes ne sont accompagnées que par un nombre restreint de voitures et les ambulances.

Nous donnons ci-dessus la reproduction d'une de ces ambulances qui ont eu si fréquemment l'occasion de rendre d'inappréciables services.

En présence de cette sérénité, devant ce ciel étoilé qui avait versé des pensées calmes et consolatrices à tant d'êtres disparus, de rafraîchissantes idées se pressèrent en foule dans l'esprit de la jeune fille.

Accoutumée à vibrer à l'unisson de la nature, ressentant avec la vivacité des natures nerveuses toutes les impressions qui se dégagent de ses grandioses spectacles, elle se sentait comme écrasée sous la divine majesté des choses.

Elle embrassa toute la nature d'un coup d'œil à la fois éploré et ravi avec l'attention respectueuse et émue que l'être accorde à tout ce qu'il ne doit plus revoir.

La mort de sa mère lui revint en mémoire avec plus de lucidité.

Elle se rappela le calme paisible qui avait résidé, à la minute suprême où la mourante avait une dernière fois bénie.

Les eaux de l'étang reflétaient l'or pâli des étoiles elle les contempla, puis s'en fut.

Un cri semblable à une plainte lui échappa lorsque Cora, qu'elle n'avait pas revue, la toucha soudain à l'épaule.

Elle considéra la farouche bohémienne avec une indicible terreur.

Celle-ci, les yeux fixés sur elle, conserva un masque impassible.

— Clémentine, ton père m'a offert aujourd'hui un jeune faon.

— Tu lui as donc parlé?

— Je n'ai rien dit..

— Le chant du rossignol était triste, ce soir!

Peut-être une couleuvre avait-elle anéanti ses œufs, peut-être un milan avait-il enlevé sa couvée dans son nid.

Mais l'oiseau chantait, pourtant!

Au revoir, ma mie, je cours au château!

— Adieu, vieille Cora, répondit Clémentine.

Elle s'arrêta plusieurs fois, épuisée. Un homme, dans l'ombre, déboucha d'un sentier qui traversait un taillis.

C'était Frédéric qui, très bon au fond du cœur, et se repentant de sa sévérité envers la solitaire, avait ramené entre eux la concorde en offrant en cadeau le petit d'une biche qu'il avait surprise le matin même, à l'heure où l'aube éclairait son lit de feuilles. Un coup de feu avait étendu la bête agile qui n'avait point voulu abandonner son faon.

Il prit sa fille dans ses bras robustes et, sans dire un mot, l'emporta dans la nuit.

Le délire qui fait dire tant de choses incohérentes s'empara de Clémentine et effraya le garde.

Elle demandait le chirurgien Aubry. Il lui retira des mains un bouquet de germandrées. Seul devant cette crise et n'espérant nul secours, ne pouvant abandonner la malade dans la maison éloignée au milieu de la forêt, il sortit sur la route, non dans l'espoir d'arrêter le chirurgien au passage, car il savait qu'il ne retournerait pas au village, mais pour tenter de se servir du sonore écho des bois.

Il employa ses mains en guise de porte-voix et appela la bohémienne de toute la force de ses poumons.

Ses accents d'appel retentirent, fidèlement répétés dans la nuit.

Le vent, qui s'était levé, emportait le son vers le château. Il s'en aperçut et jeta aux échos le nom d'Aubry. Il allait de la route à sa fille, revenait dehors, mais personne ne venait.

Tout à coup le silence résonna du bruit d'un galop.

Le chirurgien venait enfin après une heure et demie d'attente, avec hâte il se dirigea vers la porte à claire-voix.

Il se rencontra sur le seuil avec Frédéric qui pleurait.

— Et bien! interrogea le chirurgien.

Le garde lui tendit la main et lui dit simplement ces mots :

— « Il est trop tard! »

Une vieille femme passa entre eux avec la rapidité d'un éclair; c'était Cora; qui avait causé au praticien et qui l'avait suivi avec un certain retard. Elle entra dans la maison, ils n'eurent pas le temps d'y pénétrer.

Debout sur le seuil, la bohémienne était revenue.

— Un peu de rosée à l'anémone pour te ranimer, dit-elle dans son langage imagé.

C'est la syncope et non la mort.

En l'écoutant, le chirurgien embrassa le vieux garde en pleurant.

CHAPITRE V

Celui-ci devait comprendre plus tard le motif de cette insurmontable émotion, lorsque, en compagnie de la baronne qui, comme lui, avait un petit-fils, ils causaient du passé.

— Vous devez être désolé, papa Frédéric, votre petit-Jean ne fera pas un garde-chasse.

— Mon Dieu que voulez-vous, la position de mon gendre vaut bien la mienne et si mon « fi » suit ses traces, on parlera un jour de lui avec la même admiration que pour son père!

— Vous êtes heureux, Frédéric, et moi également.

— C'est à lui que nous le devons, murmura vieille baronne en indiquant le ciel d'un geste de la tête.

— Je suis heureux d'être resté votre garde-chasse honoraire, madame la baronne.

Au moins j'ai le plaisir de troubler encore le gibier de temps à autre et de marcher dans les bois.

— Et comme il vous incombe de fournir à la table, prenez votre fusil et bon voyage : vous savez que vos enfants et les miens nous viennent demain pour deux mois.

Le garde essuie une larme furtive, larme de bonheur. Il salue silencieusement la baronne de la tête, comme autrefois. Il regarde l'horizon, la forêt, la montagne, et, voyant sur celle-ci la flamme d'un feu isolé, il dit : Oui, je pars, il est temps, la bohémienne fait cuire sur les tisons l'oiseau qu'elle a pris au filet ce matin.

— Je n'envie pas le sort de cette créature étrange, dit la baronne.

— Moi, répliqua le garde, je la comprends un peu dans sa vie solitaire et je me dérange quelquefois pour passer près de la clairière et causer avec elle devant sa hutte.

Je m'en vais précisément de son côté. J'entrerai en passant lui dire un mot car nous sommes devenus de bons amis. A vrai dire, rien ne m'aurait fait présager, il y a quelques années, qu'il dût en être ainsi, mais ainsi vont les choses. D'anciennes inimitiés s'effacent insensiblement et, du reste, comment la reconnaissance ne germerait-elle pas des services rendus.

. . . . . .

... Le coup de feu éclate, l'écho le répercute, la fumée, blanche et lourde d'abord, se dissipe au haut des chênes. La baronne, pensive, la suit des yeux dans le lointain.

Une autre détonation retentit, une autre fumée monte, mais dans une direction tout autre et à une distance plus éloignée.

La baronne sourit : le garde a toujours de bonnes jambes, le coup d'œil du vieux Frédéric est toujours sûr.

FIN.

La Semaine Amusante, par Henriot

— Pourquoi, avez-vous écrasé cette dame..
— Mais.. M. l'agent, ce n'est pas de ma faute.. c'est la première fois que je conduisais une automobile !

— Le trottoir roulant ! en v'la une blague ! il suffit de boire une douzaine... d'apéritifs.. pour se donner l'illusion.. qu'on est dessus!

— Vous plumez ce poulet pour l'Exposition?
Oui mais rassurez-vous, celui qui le mangera, on le plumera aussi !

— C'est ici que seront les charrues à vapeur..
— Elles n'y sont pas..
— Oh ! qu'est-ce que çà fait.. des charrues, on sait bien comment c'est !

— Ce nègre qui me demande la charité..
— Mais non.. il t'offre du café..
— Je vous remercie bien, mon ami, je viens de le prendre chez moi, mais j'accepterais volontiers un verre de cognac !

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc. *Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr.* Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

ON MAIGRIT en quelques semaines; la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! Jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE du Dr HOWELAND**, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, *sans marque extérieure*, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON**, Pharmacien, 10, Rue St-Lazare, Paris.

BROQUET POMPES à tous usages Méd. d'OR Paris 1889 Dem. Catalogue
Paris 121, r. Oberkampf

DENTITION
SIROP DELABARRE
3f 50 SANS NARCOTIQUE LE FLACON
FACILITE LA SORTIE DES DENTS
PRÉVIENT OU FAIT DISPARAÎTRE
Tous les ACCIDENTS de la 1ère DENTITION.
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE
FUMOUZE-ALBESPEYRES. 78, Faubg St Denis, PARIS ET PHies

LA BELLE JARDINIÈRE
2, Rue du Pont-Neuf, PARIS. — Pour offrir à sa Clientèle un *Souvenir de l'Exposition* a créé et met en Vente
LE COMPLET EXPOSITION à 52 Fr. 50
Drap garanti pure laine, doublé Satin de Chine
Se fait en noir, bleu marine et huit autres nuances variées.
SANS PRÉCÉDENT comme QUALITÉ, FAÇON et PRIX

Toutes les Hernies et Descentes de l'homme comme de la femme, sont absolument maintenues par le **NOUVEAU BANDAGE PNEUMATIQUE**, imperméable et sans ressorts (breveté s. g. d. g.), le seul qui puisse être porté nuit et jour sans se déplacer et sans occasionner *aucune gêne* même en travaillant. Il est *invisible et imperceptible au toucher*. C'est la véritable perfection de l'appareil herniaire sans ressorts et le seul qui puisse arriver à la **guérison sans opération**. La Brochure si intéressante sur la Hernie où se trouve décrit et représenté ce nouveau bandage avec son mode d'application, est envoyée *gratis* et avec discrétion à toutes les personnes qui la demandent à M. CLAVERIE, spécialiste, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris.

ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires*.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmcies, 2f la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Toutes les bonnes Pharmacies détaillent le
SEL VICHY-ETAT
SEL EXTRAIT DES SOURCES DE VICHY — VICHY ★ ÉTAT
10 cent. Le Paquet pour un Litre d'Eau 10 cent.
Exiger sur chaque Paquet bleu la Marque Vichy-Etat
La Boîte, 50 paquets. 5 fr.; — 25 paquets. 2 fr. 50
franco dans toute la France.
Env. gratis et franco de 2 Paquets sur demande au DEPOT, *31, Boul. des Italiens, Paris.*

L'ENNUI c'est la MORT!
POUR RIRE ET FAIRE RIRE
Il faut les catalogues Farces, Attrapes, Surprises pour soirées et dîners, accessoires pour le Cotillon, Physique amusante, Chansons et Monologues. Envoi gratuit.
BAUDOT, 8, r. des Carmes, Paris.
Maison fondée en 1808.

PLUS DE MINE DE PLOMB !
PATE FLAMANDE
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G.
pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.
EN VENTE PARTOUT
Exiger sur chaque Boite la Marque FER A CHEVAL.

DEUX TIRAGES POUR UN franc
LOTERIE
DES ENFANTS TUBERCULEUX
3 GROS LOTS
250.000 fr.
100.000f — 50.000f
1 lot de 20.000f, 1 de 10.000f, 1575 de 100 à 5.000f
1580 lots (en 2 tirages) tous payab. en arg. formant ensemble 700.000f
AVIS
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 tirages
1er TIRAGE 10 JUILLET 1900
1 Gros lot de 100.000 Francs
1 de 20.000 f., 3 de 5.000 f., 520 de 100 à 1.000 f.
Le Billet : UN fr. On trouve des billets dans toute la France, chez les princip. débit. de tabac, libraires, etc.
Pour recevoir à domicile, s'adresser au SIÈGE du COMITÉ 35, r. Miromesnil, Paris, en joignant à la dem. mdat-pte du mont. des billets et une enveloppe affranc. portant adresse pr retour.

DRAGÉES d'ERGOTINE BONJEAN
Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris.
EMPLOYÉES avec le plus grand succès CONTRE :
HÉMORRAGIES DE TOUTE NATURE

A VENDRE
Dans d'excellentes conditions, état de neuf
UN COMPTEUR A GAZ DE 30 BECS
Cinq lampes à récupération avec tous leurs accessoires
S'adresser à M. BOHNER, 6, rue Duguay-Trouin, PARIS

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils *Gratis*.
ACÉTYLÈNE Manuel de Renseigts pratiques et Tarif de Gazogènes *Gratis*.
DEROY Fils Aîné, CONSTRUCTEUR, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris
En écrivant signaler ce Journal.

Contes Fantastiques
Joli volume in-16,
couverture chromo, illustré de nombreux dessins.
Franco par poste contre 70 centimes en timbres.
Vermot, *éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS*

GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Veuve FARNIER
YEUX ET PAUPIÈRES
Exiger sur la couverture du Pot la Signature : Dépôt dans toutes les Pharmacies

A TOUS VOS ENFANTS
Faites porter LE COLLIER RUSSE du Dr WIATKA
préservatif du **Croup, Maladies de la Gorge**, etc.
Se vend partout. — M. R. BARLERIN, à TARARE (Rhône), l'envoie franco contre 2 francs.

Le **Remède des Bénédictines de Charlieu** guérit radicalement l'**anémie**, chlorose, *pâles couleurs*, leucorrhée, perte de l'appétit et des *forces*, etc. **Le pot**, pour 50 jours de traitement, 4 fr. 35 franco. Dépositaire : A. SOUCHON, à Charlieu (Loire).

POMMADE MOULIN
Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes*. Fait repousser les **Cheveux** et les **Cils**. 2f 30 le Pot *franco* **Phie Moulin**, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION
sans vous être muni de l'
ABC DE L'EXPOSITION DE 1900
UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE
PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS
PRIX : 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — PRIX : 50 CENTIMES
FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

LA PATE ÉPILATOIRE DUSSER détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. - 50 ANS DE SUCCÈS - (Pour le menton, 20 fr., 1/2 boite, speciale pour la moustache, 10 fr., Fco mdat) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** (20f et 10f). **DUSSER**, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

POUR MAIGRIR
SANS SE TUER

Tous les journaux ont relaté dernièrement la belle découverte que vient de faire un savant bien connu, le naturaliste Stowe, qui, sans l'ingestion d'aucun médicament.sans régime spécial et fatigant, sans l'ombre d'un danger, a trouvé le moyen de guérir radicalement cette grande et si redoutable malad e de notre siècle, qui s'appelle l'obésité.

Malgré le concert unanime d'admiration qui, dans la presse entière et le monde scientifique, a accueilli cette belle découverte, beaucoup doutent encore. Il est impossible, disent-ils, de reduire sans danger l'embonpoint et l'obésité. Ou les traitements sont sans valeur et alors on reste gras, ou ils sont efficaces, et, dans ce cas. il faut forcément absorber des remèdes quelconques, mais alors on ne maigrit qu'en se ruinant la santé, on se suicide.

Comme je n'affirme jamais rien sans m'être assuré dix fois, personnellement, de la véracité et de l'exactitude absolue des faits, je tiens à signaler aux incrédules — entre bien d'autres — un exemple remarquable, et que j'ai été à même d'observer dernièrement, de l'efficacité merveilleuse de l'Eau déperditrice Stowe.

Une de mes clientes, jeune femme de trente-et-un ans, taille moyenne, sous l'empire de prédispositions héréditaires, avait atteint le poids de 91 kilos. Elle avait essayé de tout sans autre résultat que de s'abîmer complètement l'estomac.

Je ne l'avais pas vue depuis quelques semaines lorsqu'elle vint à ma consultation. J'hésitais à la reconnaître, tant le changement était radical. C'était une femme rajeunie de dix ans, presque svelte, que j'avais devant moi. C'est même au sujet de cette transformation à vue, on peut le dire, qu'elle venait me consulter.

Deux mois auparavant, une de ses amies l'avait adressée au naturaliste Stowe, qui lui avait donné un flacon de sa fameuse Eau déperditrice.

Pendant près d'un mois ce remède avait paru ne produire aucun résultat et elle allait cesser lorsque, brusquement, l'amaigrissement avait commencé ; il s'était même si vite poursuivi que quinze jours après elle avait perdu 10 kilos.

Bien que se trouvant fort bien au point de vue général, elle était inquiète et voulait savoir si un amaigrissement aussi rapide n'était pas de nature à compromettre sa santé. Je l'examinai avec le plus grand soin et ne trouvai absolument rien d'anormal ni de suspect.

Depuis, j'ai suivi cette cliente avec curiosité, elle est revenue, sans récidive, à un poids normal, et, ce qui est plus remarquable, c'est que sa maladie d'estomac et les douleurs de reins dont elle souffrait depuis longtemps ont disparu complètement.

Bien d'autres cures, non moins complètes, sont à ma connaissance et, je dois l'avouer, je ne connais pas encore un insuccès. Aussi, j'engage fort ceux de mes lecteurs qui seraient obèses ou en train de le devenir, à aller voir M. Stowe, ou à lui écrire de ma part, 9, rue Montesquieu, au Palais-Royal, à Paris, en lui exposant leur cas ; il leur donnera gratuitement le moyen de retrouver en peu de temps, quelle que soit la gravité ou l'ancienneté du mal, et sans l'ombre de danger pour leur santé, leur sveltesse première.

J'oubliais de dire que l' « Eau déperditrice Stowe » a reçu la haute approbation de la Société de médecine de France.

Docteur A. de Thomassey.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Après quelques séances caractérisées par une indécision assez explicable, la Bourse a repris une allure plus satisfaisante.

La tenue des rentes françaises a laissé encore à désirer. Le 3 0/0 finit la semaine à 100 77 à terme et à 100 70 au comptant. L'amortissable a reculé à 99 25.

Le 3 1/2 0/0 a été offert à 102 70 à terme et au comptant.

Les obligations de la Ville de Paris sont plus calmes tout en conservant de bons cours.

Après une hésitation assez prolongée, le marché des fonds étrangers a fini par reprendre une allure plus ferme et les cours s'améliorent. L'Italien lui-même s'est amélioré à 95 15. Cependant, en Italie, les impôts sur les affaires accusent des rendements plus faibles et les recettes de presque tous les chemins de fer ont fléchi dans ces derniers temps.

L'Extérieure espagnole, par contre, est un peu moins bien tenue qu'il y a huit jours à 72,95, sans doute par suite de l'insistance avec laquelle on annonce que M. Villaverde, ministre des finances, se dispose à entamer des négociations en vue d'une réduction du coupon des titres estampillés.

Les fonds portugais sont moins bien tenus. La Rente 3 0/0 ne cote plus que 24 70 et l'obligation 4 1/2 0/0 185 francs. L'obligation 4 0/0, cependant, s'est maintenue à 152 50.

Bien qu'elles soient plus régulièrement traitées depuis quelque temps, on n'aperçoit pas de changement notable dans la tenue des rentes austro-hongroises. Les petites coupures du 4 0/0 Autrichien font 98 30 et les grosses coupures 98 francs. Pour le 4 0/0 Hongrois, les premières cotent 99 40 et les secondes 98 40.

Sur les fonds russes, les tendances sont plutôt un peu moins soutenues que la semaine dernière. Le 3 0/0 1891 finit à 85 40, le 3 0/0 1896 à 86 40, le 3 1/2 1894 à 93 50 et le 4 0/0 Consolidé à 100 30. On vient de publier l'état provisoire des recettes et des dépenses de l'Empire pour l'exercice écoulé. La situation financière qui s'en dégage est des plus satisfaisantes.

Après la forte hausse de ces derniers temps, les actions de nos grands établissements de Crédit ont eu à supporter des réalisations de bénéfices qui ne leur ont pas permis de conserver leurs plus hauts cours. Elles reprennent cependant en dernier lieu,

Les actions de la Banque de France, qui restaient à 4.225 francs, finissent à 4.240 francs.

Le Crédit Foncier s'est échangé aux environs de 700.

Le Comptoir national d'Escompte est ferme à 657. Le Crédit Lyonnais finit la semaine à 1.168. La Société Générale a été ferme autour de 610.

Les actions de nos grandes Compagnies de Chemins de fer sont toujours presque toutes en bonne tendance.

Le Lyon, qui était monté la semaine dernière à 1.940 francs à terme et à 1.948 francs au comptant, est demandé, sur ces deux marchés, à 1.945 francs et à 1.940 francs; Midi, 1.385 francs à terme et à 1.387 francs au comptant, contre 1.352 francs il y a huit jours; Nord, 2.465 francs à terme et au comptant. Il cotait, il y a huit jours, 2.465 francs à terme et 2.478 au comptant.

L'Est, qui était monté à 1.150 francs, gagne 9 francs à 1.159. Orléans, 1.830 francs au comptant, contre 1.847 fr. 50 c. et 1.835 francs à terme, contre 1.860 francs. Ouest, 1.150 francs au comptant, contre 1.135 francs.

Le groupe des Valeurs industrielles a été mouvementé.

L'action Suez après avoir regagné le cours de 3.500 francs le perd de nouveau et finit la semaine à 3.485.

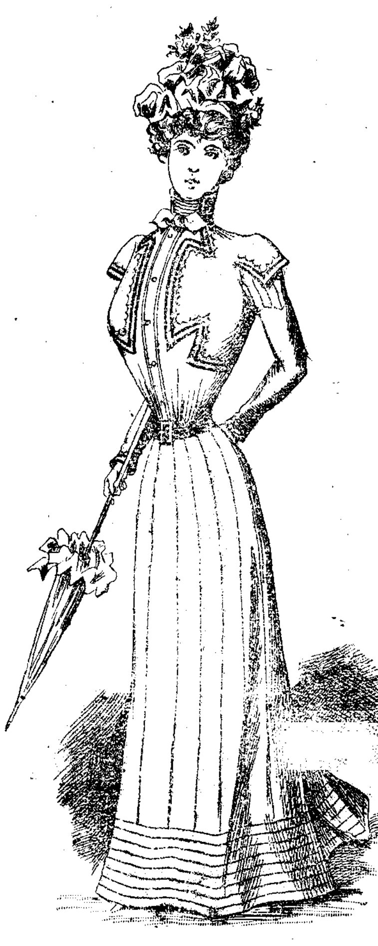
Sur le Rio Tinto les mouvements de cours ont été considérables après avoir franchi le cours de 1.500 francs revient à 1.456, pour finir la semaine à ce cours.

Pour triompher des *digestions difficiles*, prenez quelques gouttes d'alcool de menthe de **Ricqlès** dans un verre d'eau sucrée. D'une saveur exquise, le **Ricqlès** stimule l'estomac, dissipe la migraine et rafraîchit la bouche.

La Mode

La mauvaise saison qui s'était prolongée d'une façon un peu anormale avait quelque peu retardé l'éclosion des modes printanières.

Mais enfin, le chaud et clair soleil du printemps a fait son apparition définitive et il n'y a plus désormais aucun obstacle au port des costumes légers.



COSTUME EN CRÊPON PERVENCHE

Ne nous plaignons pas trop du retard : les jours d'attente n'ont pas été entièrement perdus, et les habiles couturières ont su les employer pour créer tout un essaim de fraîches et suggestives toilettes.

Le Louis XVI est tout à fait en faveur. Il n'est pas jusqu'au grave costume tailleur qui n'ait sacrifié au gracieux de ce genre la sobriété de ses lignes. La veste, le boléro-veste lui empruntent les longues pointes qui prolongent les devants.

Mais c'est surtout dans les toilettes habillées que cette mode offre d'incomparables modèles d'élégance et de grâce. De là procèdent ces légères basques qui allongent si élégamment le buste et ces devants flottants ou à peine ajustés garnis de ruches de dentelle ou de mousselines de soie très froufroutantes.

Les robes sont très garnies, à plat. Ce ne sont que hautes bordures de broderies ou de dentelles appliquées, motifs en paillettes, en perles d'acier, fleurs peintes ou imprimées, en guirlandes, etc...

Tout est au clair, et jusque dans les moindres toilettes, on utilise les délicieuses finesses de la lingerie, qui complètent un ensemble d'une façon si gracieuse et si artistique.

Malgré la fin prochaine annoncée aux chemisettes, elles revivent plus pimpantes que jamais, et on les pare de telle façon que l'on en fait de véritables œuvres-d'art.

Une nouvelle façon de les orner consiste à les broder de jours. Mais les fils sont très difficiles à tirer dans le taffetas et bien des personnes y ont renoncé. On a imaginé d'abord de remplacer les jours par des points de cordonnet reliant deux étoffes et maintenant, on a trouvé le moyen de faire des petits entredeux de cordonnet au point de fourche qui sont ravissants, surtout en leur mettant des transparents. Sur une blouse de taffetas noir par exemple, deux ou trois rangs de ces entre-deux placés en long feront un effet charmant sur un transparent de taffetas blanc. Le col pourra être en panne cerise et la ceinture en biais de taffetas avec un lien à ga... terminé par un effilé en cordonnet semblable.

Une blouse blanche pourra être brodée de bleu turquoise et avoir ces entre-deux en turquoise. Une autre sera rose avec les entre-deux noirs sur transparent rose.

Le mauve et le bleu s'allieront de même, ainsi que le jaune et le noir, le marron et le blanc.

On choisit pour la blouse des tons se rapportant à la toilette avec laquelle on doit la porter. Les manches sont très plates et ornées quelquefois de plis en travers; elles peuvent être terminées par un poignet ou par un bavolet qui va en s'élargissant.

Les ceintures sont l'accompagnement obligatoire de ces blouses. Le gros grain est assorti au costume ou à la chemisette. Cette dernière façon fait paraître la taille plus longue. Les boucles sont anciennes ou composées dans le style « art nouveau ». Une nouvelle mode consiste à placer ces boucles derrière la taille; dans ce cas, la ceinture peut-être en taffetas assorti à la chemisette, et vient se nouer négligemment à gauche ou bien elle a une fermeture sous le bras qui est invisible.

Les cols sont très montants, ils sont également à plis et forment deux pointes encadrant la figure. Quelques-uns ont une dentelle formant coquille derrière.

* * *

Avec le beau temps vont revenir les longues courses en bicyclette, les belles promenades en automobiles; aussi ne voulons-nous pas oublier nos gracieuses *cyclewomen*.

Il paraît que non seulement elles ont assez de la culotte, mais même encore de la jupe-culotte!

C'est la jupe, la vraie jupe, mais courte qui marquera le bon ton. Seulement cette jupe exige d'être collante, et ensuite d'être faite d'un tissu assez résistant et lourd, d'abord pour bien tomber, et ensuite pour être à l'abri d'un coup de vent malencontreux!

Le *white-cords* est l'étoffe généralement le plus employée.

Bien entendu la petite culotte, pareille à la jupe, est absolument de rigueur.

La veste se fait plutôt courte et souvent c'est le *boléro* qui est préféré.

Yvonne.

Il faut du bon marché, mais pas trop!... On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent à payer leur *Crème Simon* plutôt *plus* que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Le prix normal de la *véritable* Crème Simon est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est très avantageux.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Ampoules. — Petites tumeurs formées sous l'épiderme d'un liquide clair ou légèrement sanguinolent. Les médecins donnent à ces tumeurs le nom de *phlyctènes*; on les appelle encore *bulles* ou *cloches*. Elles viennent surtout aux pieds, à la suite de marches forcées ou de l'usage de chaussures trop étroites; aux mains, elles sont le résultat de travaux rudes; les brûlures du second degré produisent également des cloches. On pique ces petites tumeurs en bas pour faire écouler le liquide, en ayant soin de ne pas enlever l'épiderme. Cependant, lorsque le liquide, après avoir séjourné longtemps, devient purulent et répand une mauvaise odeur, il convient d'enlever l'épiderme et de panser avec une petite compresse d'eau phéniquée. Dans les autres cas, une fois le liquide écoulé, on applique quelques compresses d'eau blanche et on évite le frottement jusqu'à ce que l'épiderme se soit reproduit.

* * *

Comment on guérit les douleurs.— On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des *douleurs, sciatiques, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine*, etc., en appliquant sur l'endroit malade un **Topique Bertrand.** 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède.

Le *Topique Bertrand* de 1 fr. et la *Toile de mai* (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés *franco*, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

* * *

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola ou du Glycéro-arsénié Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon, 4 fr. 50; 2 flacons, 8 fr. ; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Pour le nettoyage des étoffes de soie.

Faites un mélange d'une partie de savon blanc, deux parties de miel blanc et quatre parties d'eau-de-vie. Faites chauffer doucement le tout jusqu'à ce que le mélange soit bouillant. On en frotte à l'aide d'une brosse très douce les parties de l'étoffe que l'on veut nettoyer, et ensuite on plonge l'étoffe dans de l'eau froide, et autant de fois qu'il est nécessaire pour que l'eau ne devienne pas troublé par les immersions de l'étoffe qu'on ne doit ni tordre ni frotter. On met cette étoffe entre deux linges propres pendant une heure, et ensuite on la repasse encore humide avec un fer chaud.

On propose aussi un mélange de deux parties d'essence de savon et d'une partie de miel blanc, en l'appliquant comme nous venons d'indiquer.

* * *

Nettoyage des gants de peau.

On délaie un jaune d'œuf cru dans un peu de lait, puis on y ajoute une cuillerée d'esprit de vin.

On étend les gants sur une planchette, on les frotte avec un morceau de flanelle imbibé de la préparation ci-dessus indiquée. On les laisse sécher pendant deux jours, sans prendre ombrage de leur aspect piteux. Il suffit de les étirer avec l'outil destiné à les élargir, puis avec les mains, et de passer les ongles sur toutes les coutures, pour leur donner un aspect presque neuf. Cette opération exige du reste beaucoup de patience et un peu d'adresse. On peut nettoyer, de cette façon, une paire de gants plusieurs fois. La recette s'applique seulement aux gants blancs, paille, gris clair, lilas clair; les autres teintes, c'est-à-dire les couleurs foncées, ne peuvent être traitées de la même façon.

Quelques plats pour la semaine

En maigre	En gras
Potage au macaroni.	*Potage au mouton.*
Bouchées aux huîtres.	*Côte de bœuf à l'estragon.*
Thon à la broche.	*Sarcelle rôtie.*
Œufs mollets aux tomates.	*Asperges en petits pois.*
Tartelettes de fraises.	*Fraises au naturel.*

Asperges en petits pois. — Choisir les petites asperges vertes, dites asperges à garniture ou pointes d'asperges. Casser les bouts tendres, couper en petits bouts d'un centimètre, laver, faire cuire à l'eau bouillante salée, dix à quinze minutes d'ébullition, egoutter, rafraîchir, égoutter de nouveau et chauffer avec un peu de beurre frais, sel, poivre et une pincée de sucre en poudre. Ainsi préparées, les asperges se servent comme légumes et comme garniture de différents plats ; on les peut employer aussi dans l'omelette, mais alors on doit les faire cuire seulement dans le beurre.

Thon à la broche. — Une belle darne ou tranche de thon frais, se met facilement à la broche. Après avoir été bien nettoyée, piquez-la de lard et mettez-la dans une marinade comme pour mettre sur le gril, pendant deux ou trois heures. Embrochez et faite doucement cuire en arrosant le poisson de sa marinade. La cuisson terminée, dressez sur un plat et servez avec une sauce que vous aurez faite avec un roux brun et le jus de la lèchefrite bien dégraissé. Cette sauce doit être envoyée à part dans une saucière.

Distractions et Jeux d'esprit

1° CHARADE

Sur mon premier mon tout orateur écouté
Remporte maint succès sans être député ;
Mon second, dans la gamme en musique a son prix,
Et mon trois dans l'écorce par le tanneur est pris.

2° MOTS EN N

```
 o o o         o o o
 o o o o         o
 o   o o o       o
 o     o o o     o
 o       o o o   o
 o         o o o o
o o o         o o o
```

Horizontalement : — Bateau
— Là — Ayant la mort — Dans tableau
— Voyelle — Notre grande aïeule
— Est plusieurs fois, chez la filleule
— Consonne — Camarade — En sceaux
— Consonne — Canton suisse — A Meaux
— Lettre — D'une fête, en l'année
Jeune reine est ainsi nommée
— Camp ou armée — Est au levant
C'est enfin verticalement
— Voyelle — Chef gaulois, prit Rome
— Cours d'eau — Parcelle d'un atome
— Parfois, pourriez-vous l'oublier ?
Assurez-vous d'un serrurier
— C'est un charmant prénom de femme
— Le suis parfois, je le proclame
— Fut pour colère au bon vieux-temps
— Baigne, dans la mer, bien souvent
— Voyelle — Est mis là pour usage
— A la bouche de tout sauvage
Peuplant l'Amérique du Nord
— Fait bonne figure à Niort.

Victor Bonnet.

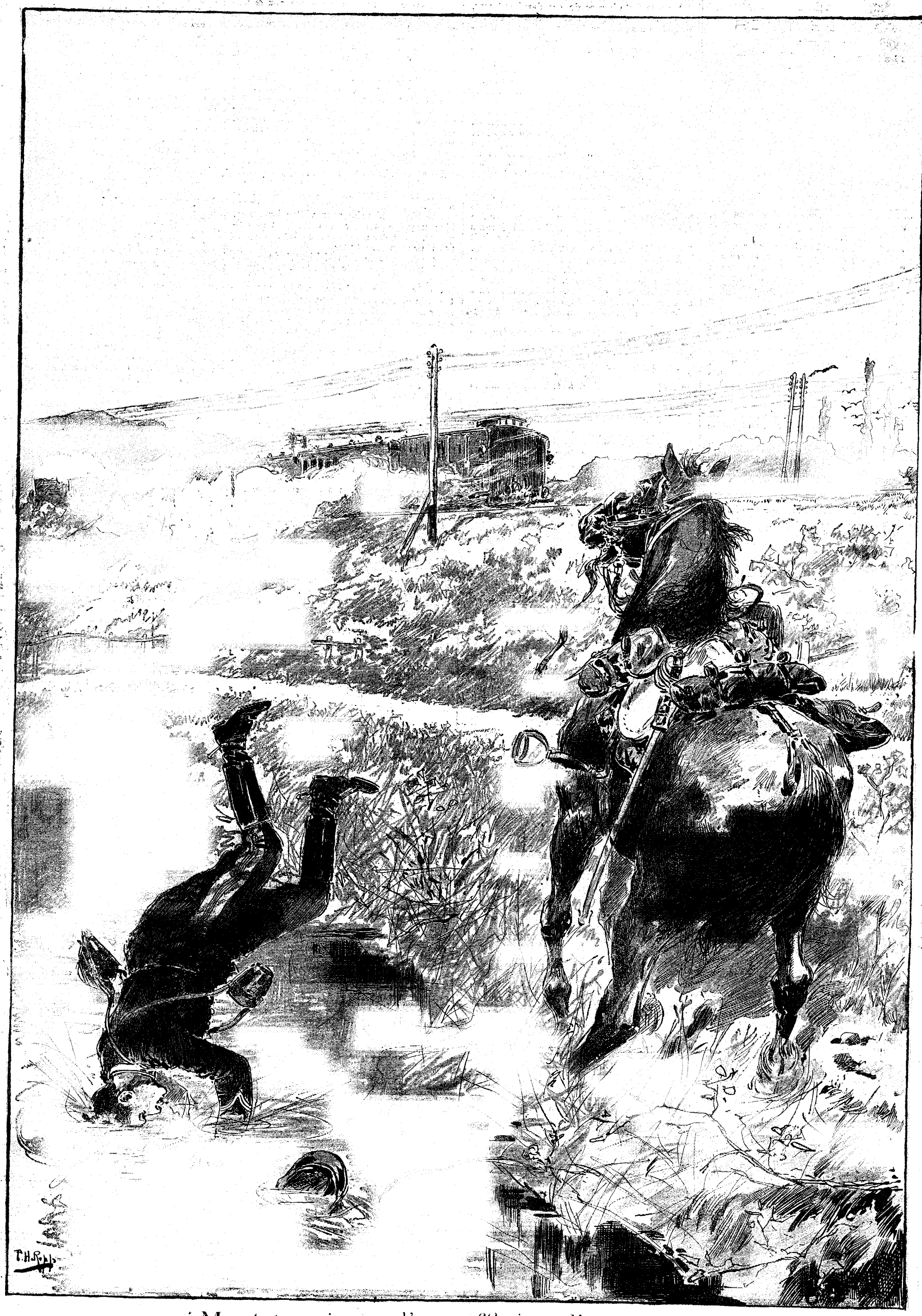
1° Charade rondel
CHÊNEDOLLÉ-CHÊNE-DOL-LÉ

2° Métagramme
MATURE-NATURE-PATURE-RATURE

Solutions justes.— Pocahontas.— Sancrafft.— Trébahe à Morancé. — Sam et Crase. — Maf. — U. G. Nid — Elise et le petit bordelais — A.R. à Nages. — Un Nemrod à Audenge.

Le gérant : F. O. D...

BIBLIOTH. DE LA VILLE LYON



Mort tragique d'un officier d'artillerie.